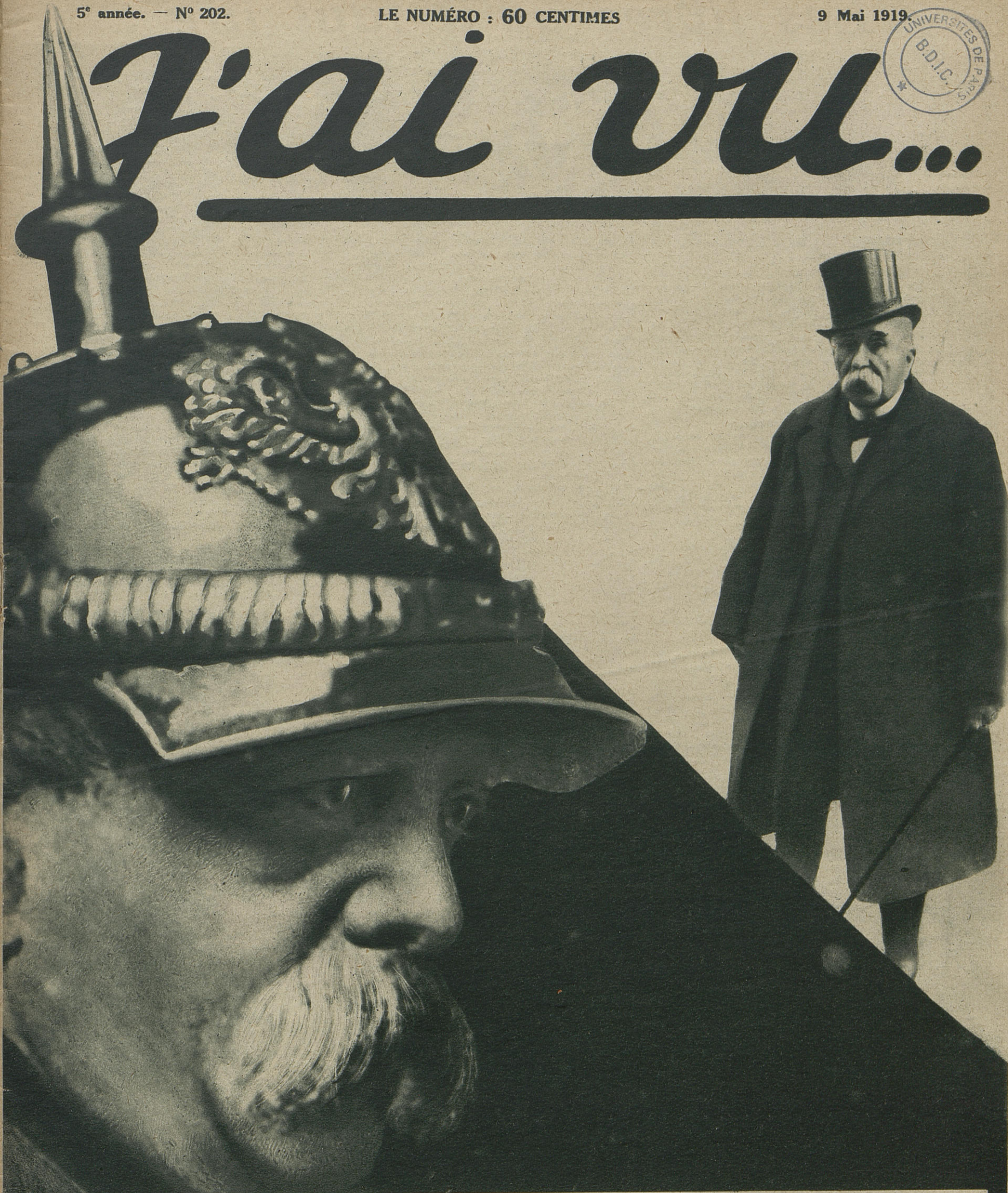




# *J'ai vu...*



*“ Le grand vaincu de la guerre, c’est Bismarck dont l’ombre sinistre nous a si longtemps étouffés...”*

F°P44

# Les livres qu'il faut lire :



Gravure extraite de *Lily*, modèle. par André WARNOD. Dessin de l'auteur (L'Édition Française Illustrée).

**LE MIRAGE**, roman par Gilbert DE VOISINS. — (Albin Michel, éditeur).

Le livre de M. Gilbert de Voisins est parmi les plus étranges romans que l'on puisse concevoir. Le décor représente tantôt une sape d'artillerie, tantôt un cantonnement en Alsace. Deux personnages évoluent dans ce décor à peine indiqué : celui qui raconte le drame, personnage passif, et celui qui le joue pour son propre compte. En dehors de la rampe, une curieuse figure de petite bourgeoise distinguée et jolie explique les rôles. Ainsi se révèle le caractère du maréchal des logis Cigogne qui finit par s'empoisonner pour donner une fin à sa prodigieuse excitation cérébrale. Ce personnage est remarquable, il rappelle certaines figures des *Moments perdus* de John Schag. C'est en quelque sorte l'essence même du roman d'aventures avec un perpétuel besoin de transposer les sensations et les sentiments. Il faut être M. Gilbert de Voisins pour écrire un tel livre. Il y a entre les chapitres un exotisme formidable que l'auteur évite soigneusement de laisser paraître pour le commun des mortels. Mais M. Gilbert de Voisins, auteur de ce chef-d'œuvre : *le Bar de la Fourche*, n'a pas voyagé impunément. Tant qu'il a les yeux ouverts, il voit l'horizon ainsi que tous les soldats, mais quand il les ferme, il voit des choses autrement merveilleuses, comme Cigogne qui mourut victime de ses yeux fermés.

**AMICA AMERICA**, par Jean GIRAUDOUX, avec des dessins de Maxime DETHOMAS. — (Emile-Paul, éditeurs.)

En voyant, à Coblenz, l'accueil émouvant que les officiers américains ont fait au capitaine Georges Bertrand qui fut quelques mois leur instructeur, j'ai compris ce que pouvait signifier l'amitié américaine et j'ai relu le livre de M. Jean Giraudoux, le plus subtil et le plus précieux des écrivains de notre génération. Il y a dans ces quelques pages admirablement illustrées par Maxime Dethomas plus de sensibilité et plus d'observations menues qu'il n'en faudrait pour faire la fortune de bien des écrivains choisis parmi les plus célèbres.

On ne peut mieux posséder son art et l'expression de sa sensibilité que Jean Giraudoux. Je voudrais citer en entier ce passage charmant où les enfants américains vendent leurs animaux favoris pour leurs filleuls de France. Et voyez la qualité d'évocation précise de cette phrase : « ... Puis vinrent les forêts vertes coupées de torrents où les petits garçons qui péchaient la truite à deux mains, n'osant bouger, n'osant crier, nous acclamaient d'un clignement d'œil. »

*Amica America* est un livre d'un exotisme surprenant, très perfectionné, puisqu'il vient d'Amérique, avec des filles d'une beauté sans muqueuses mais si neuve qu'elles ne sont pas encore tout à fait vivantes.

**LA VIE ET L'ŒUVRE DE DOSTOÏEVSKY**, par Serge PERSKY. — (Payot, éditeur.)

Peu d'écrivains eurent une personnalité aussi douloureuse que celle de Dostoïevsky. La vie de cet homme torturé, que l'on pourrait retrouver dans *Un adolescent*, qui est à Dostoïevsky ce que *l'Éducation sentimentale* est à Gustave Flaubert, fut un calvaire dressé par l'injustice des hommes et de la nature.

Dostoïevsky qui sut émouvoir notre génération à l'excès ne put cependant l'influencer. André Salmon lui-même qui connut la vieille Russie ne laissa pas entamer sa propre personnalité. C'est assez surprenant si l'on songe que notre génération se montra particulièrement sensible aux influences étrangères, prise d'un besoin éperdu de rajeunir notre littérature en lui indiquant une direction qui ne tardera pas à connaître à son tour la faveur du public. Les écrivains d'art peuvent avoir une influence sur d'autres écrivains parce que la connaissance du beau finit par s'acquérir avec ds l'intelligence ; mais les hommes qui ont écrit avec leur propre sang comme Dostoïevsky ne peuvent pas influencer ceux qui n'ont pas versé du sang pour les mêmes causes. La souffrance est une inspiratrice qui ne se donne pas deux fois de la même manière aux hommes qu'elle a choisis.

M. Serge Persky a écrit sur l'écrivain russe une étude particulièrement émouvante. Le choix des citations prouve l'excellence de l'émotion de l'auteur. Elles apportent par leurs diversités les éléments nécessaires pour faire un Dostoïevsky, c'est-à-dire : des filles, quelques fonctionnaires choisis, des paysans, un bague, des cosaques, quelques soldats un peu simples, des gibets. Et ne pas oublier ce *Maître*, l'alcool, qui détruisit cet autre homme admirable : Jack London.

**LE TESTAMENT FRANÇOIS VILLON**. — (Edition de la Sirène).

« La Sirène » vient de mettre en vente le *Testament François Villon*, dans une édition parfaitement comprise. Le texte est celui de M. Longnon. Ce joli petit livre est remarquable par son ornementation. Des bois curieux du xv<sup>e</sup> siècle illustrent abondamment les vers du pauvre écolier de Paris. Il faut féliciter les éditeurs pour ce travail intelligent et conduit avec goût. Schwob eût aimé ce livre, Schwob et Pierre d'Alheim qui écrivit cette admirable *Passion de maître François Villon*. Je voudrais que l'on fit pour quelques livres du xv<sup>e</sup>, du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècles, ce que les éditeurs de « La Sirène » ont fait pour le *Testament Villon*. Ainsi le goût de la littérature française dans ce qu'elle a de plus personnel et le goût du livre considéré comme un objet d'art pénétreraient dans le grand public qui ne demande d'ailleurs qu'à se laisser tenter.

**MARION DESROSES**, courtisane par Robert DIEUDONNÉ. — (L'Édition, éditeur.)

Le livre de M. Robert Dieudonné est très bien. C'est peut-être une des études les plus profondes et les plus vraies écrites sur la vie de ces demoiselles, que les uns appellent des petites alliées et les autres tout simplement des gourmandines. La fin, mélancolique comme toutes les fins de livre, est conforme à la tradition, si l'on tient compte de la fameuse ancêtre, Manon Lescaut, qui allait commencer un beau roman d'aventures au moment même où elle mourut dans le sable. Il est vrai qu'on

peut retrouver l'avenir possible de la petite Lescaut dans les aventures de Moll Flanders.

Le roman de M. Robert Dieudonné est nouveau, en ce sens que l'amoureux (?) de « l'histoire » n'est ni dépourvu de ce sens critique et surtout de cette désolante veulerie qui en rive beaucoup à leur boulet, et dans le cas à un boulet ramé, puisqu'elles sont deux. Ironiste amer et cruel, Robert Dieudonné n'ignore rien des ruffianes de l'Arétin et du Veniero. Les dames de Paris, j'entends les dames du demi-monde, ne sont pas si différentes des ruffianes des Raggionamenti. Il ne faut pas les prendre au sérieux et l'histoire de leur vie appartient à ceux qui, comme M. Robert Dieudonné, ont une manière à eux d'envisager les choses avec humour. Or l'humour demande un peu de misanthropie et le mépris naturel des clichés littéraires. C'est pourquoi l'auteur de ce livre sans faiblesse est un humoriste remarquable. Sa fille n'est pas une fille comme les autres filles de romans, parce qu'il ne lui a pas prêté bénévolement les ressources, d'ailleurs abondantes, de sa propre sensibilité.

**L'ART ET LA MANIÈRE D'ACCOMMODER ET DE RACCOMMODER CIVILS ET POILUS**, par Georges FABRI, préface de Léon FRAPIÉ. — Un Vol. — (Perrin, éditeur.)

Il n'est pas trop tard pour revenir sur ce petit livre définitif et qui avec le recul de quelques mois et de plusieurs événements d'une importance incontestable n'a rien perdu de son amertume.

Ce livre me fait penser à Swift, le Swift donnant des conseils aux domestiques et dont pas un journal à notre époque n'oserait insérer la prose. La liberté de penser et d'écrire n'appartient pas aux temps nouveaux. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Je n'en sais rien, mais il faut constater que la littérature d'actions n'a jamais convaincu que des lecteurs déjà convaincus, de même que la littérature perverse n'a perverti que ceux qui l'étaient déjà ou qui devaient l'être.

En relisant le livre de M. Georges Fabri, j'ai retrouvé précieusement collés et étiquetés les mille petits cafards qui ont empoisonné la vie des soldats pendant la guerre.

Tous ceux qui ont « fait » la guerre aimeront ce petit livre et le reliront à certaines époques de leur vie. Ils en liront quelques passages à des amis plus jeunes qui, aujourd'hui, sont encore des enfants et ces amis ne comprendront pas la joie du lecteur et le lecteur fermera son livre, l'emportera dans sa chambre pour le lire seul. Il y a quelques millions d'hommes sur la terre qui prendront l'habitude de lire seuls.

PIERRE MAC ORLAN.

## LIVRES REÇUS

*Le Blocus*, par G. de Raulin (Challamel, éd.). — *Jolicœur, tommy canadien*, par Fred Causse-Maël (Flammarion, éd.). — *Les Amours*, par P. de Ronsard, notes de A. van Bever, 2 volumes (Crès, éd.). — *Le Capitaine*, par A. Redier (Payot, éd.). — *Le Passant du monde*, par Albert Jean (Renaissance du livre, éd.). — *Mœurs de la famille Poivre*, par André Salmon (Édité par l'Éventail, chez Kundig, à Genève).

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

## NOS ABONNEMENTS :

Les abonnements en cours seront servis sans augmentation de prix jusqu'à leur expiration. Nos abonnés actuels réaliseront donc de ce fait un important bénéfice.

A partir de ce numéro, nos abonnements sont portés au tarif suivant : FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES : Un An, 30 fr. ; Six mois, 15 fr. 50. ÉTRANGER : Un An, 38 fr. ; Six mois, 19 fr. 50.

## PRIME

Les abonnements qui nous parviendront avant le 15 juin donneront droit à une Prime gratuite, une Estampe « Les Revoici ! » ; en héliogravure pour les abonnés de six mois ; en couleurs pour les abonnés d'un an.

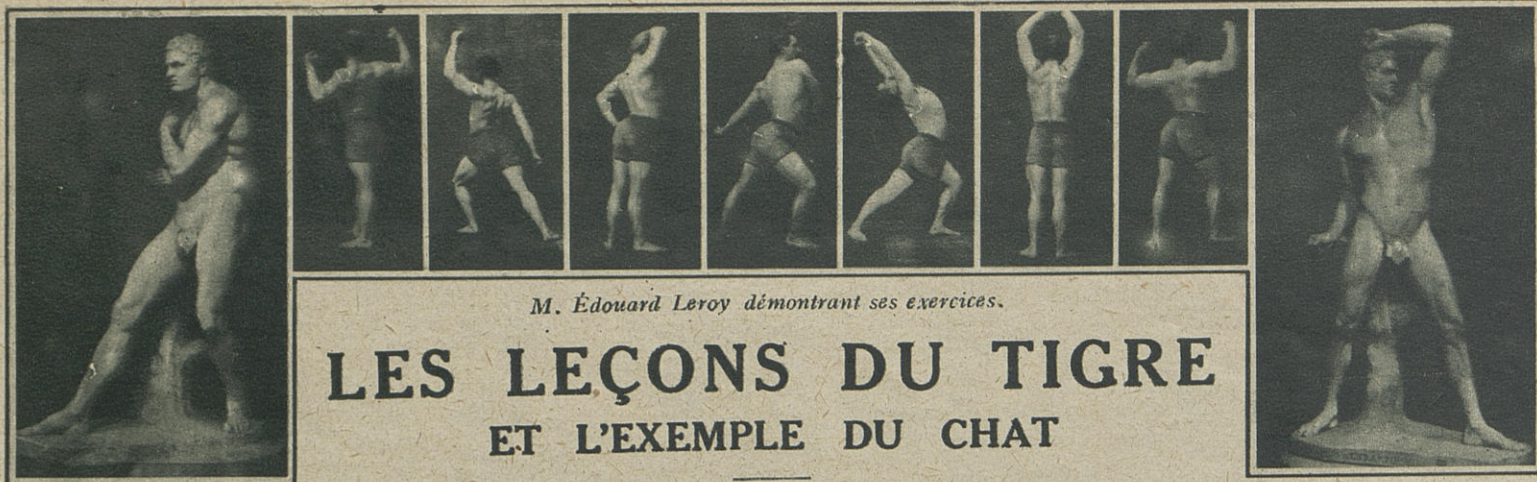


### SOUS LE VIEIL ADVERSAIRE

Un siècle après Sainte-Hélène... la réception et la revue des marins anglais, dans la cour d'honneur des Invalides, présidée en effigie par Napoléon ! Napoléon lui-même, pris d'assaut pour servir d'observatoire aux Tommies,

### BEATTY ET BERDOULAT

n'est-ce point un bien curieux spectacle ? Que nous voici loin des anciennes rancunes, et comme la victoire commune a fait oublier Waterloo, à nous et à ceux qui nous y vainquirent ... jadis, du temps de la vieille histoire...



M. Édouard Leroy démontrant ses exercices.

## LES LEÇONS DU TIGRE ET L'EXEMPLE DU CHAT

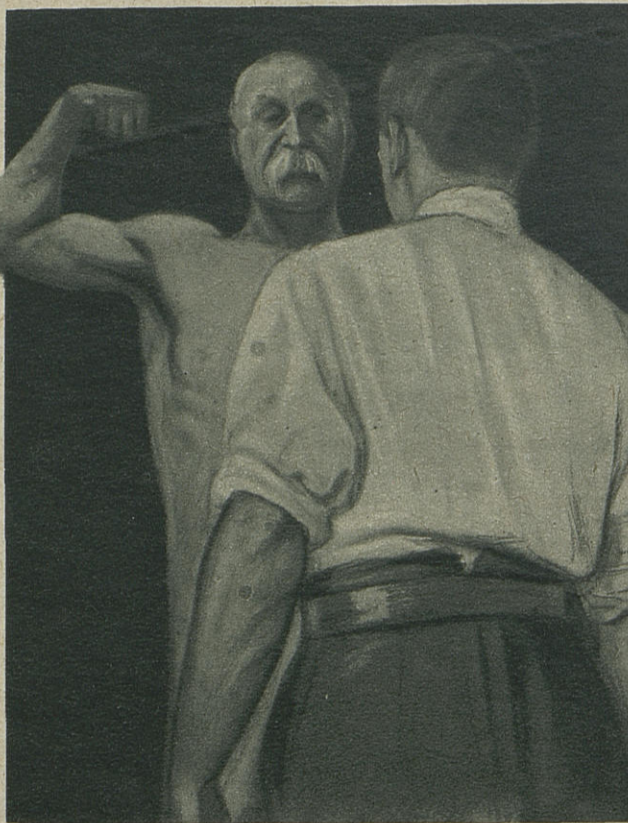
Nous donnons aujourd'hui, sous une préface pittoresque de G. Rozet, la première des *Huit leçons du Tigre*. Elles ont été spécialement écrites pour nos lecteurs par M. Édouard Leroy, son professeur, qui a bien voulu nous en réserver l'exclusivité. C'est là une bonne fortune, dont notre public sentira tout le prix. Peut-être ces premiers exercices ne paraîtront-ils pas très récréatifs à ceux qui débutent. Mais il faut qu'ils veulent les pratiquer. Ils sont, en effet, à la base de tout entraînement un

peu sérieux, de l'éducation athlétique et de tous les sports. C'est à leur pratique constante que notre « Premier » doit cette étonnante jeunesse, cette vigueur du corps et de l'esprit qui lui permet, à soixante-dix-huit ans, de supporter allègrement des travaux et des soucis qui écraseraient quantité d'hommes dans toute la force de l'âge. Donc, amis lecteurs, à l'ouvrage ! La France glorieuse, mais épuisée, a tellement besoin aujourd'hui de volontés fermes, dans des corps vigoureux et sans tares...

**J**E ne sais pas comment s'entraîne, dans la jungle, le tigre véritable. Sans doute le cross-country, auquel il est obligé pour aller chercher sa proie, lui suffit-il comme exercice.

Mais je sais bien comment se « cultive physiquement » son arrière-petit-cousin le chat domestique, le chat d'appartement, à qui l'on donne la pâtée *at home* et qui, bien qu'enfermé et paresseux en apparence, trouve le moyen de rester un animal éminemment athlétique, svelte et agile, toujours prêt pour un bond, une détente, au besoin pour une course effrénée, tandis que le chien, son camarade, qui a l'air cependant d'être plus actif, engraisse ou s'abrutit beaucoup plus vite à la maison.

Le chat fait réellement de la culture physique en chambre. Regardez-le : à chaque instant, ce sont des étirements à fond des pattes, de tout le corps. Ce sont de petits mouvements incessants, au moindre prétexte, coups de pattes rapides pour attraper une mouche ou un gland de tapis, griffements au sol pour obtenir une résistance et mieux se détendre et s'entretenir les muscles des membres, « gros dos » qui doit masser ceux du ventre et de la colonne vertébrale, flexions et bonds variés. De toute évidence, le chat se maintient admirablement et toujours « en



LE TIGRE A L'ENTRAÎNEMENT

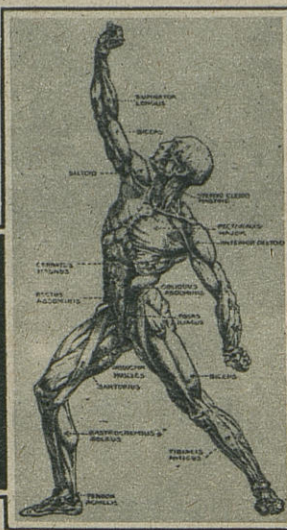
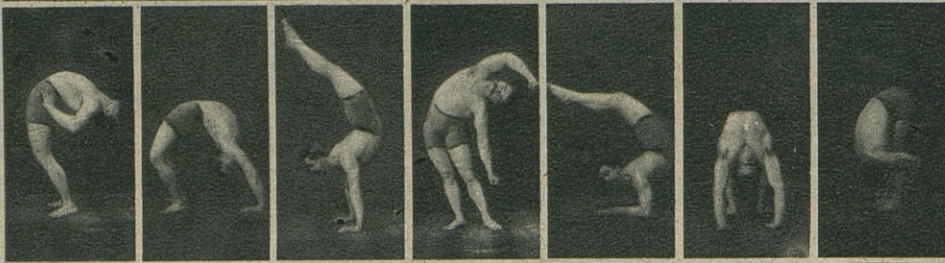
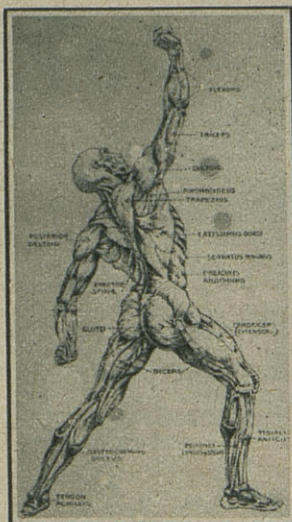
Tous les matins, de huit heures à huit heures et demie, M. Clemenceau, sous la direction de son professeur, M. Édouard Leroy, fait de la culture physique. « C'est à elle, dit-il, que je dois de me sentir chaque matin, plus jeune d'un jour que la veille ! »

par ces menues mais constantes gymnastiques journalières qu'il pratique, avec l'instinct pour tout professeur.

Tel est le but de la culture physique appliquée à l'homme, dans cette vie moderne, souvent assise,

tous. Le chat nous en donne l'exemple familial ; un « Tigre » nous en a donné l'exemple national. Toutes les fois qu'on ne peut pas faire mieux, il faut faire de la culture physique en chambre.

GEORGES ROZET.



La souplesse à laquelle peut atteindre un homme de 53 ans : M. Édouard Leroy. — (A gauche et à droite) : les muscles que l'exercice développe.

## PREMIERS

### MOUVEMENT HORIZONTAL DES AVANT-BRAS.

**EXERCICE.** — Les bras tendus horizontalement et parallèlement, porter les coudes en arrière aussi loin que possible, les avant-bras horizontaux et parallèles, revenir à la position initiale.

**POSITION.** — Les pieds à l'équerre, à 15 centimètres d'intervalle le talon du pied en avant vis-à-vis le milieu de l'autre, les genoux tendus, l'articulation du bassin et le tronc en extension, les bras tendus en avant horizontalement et parallèlement, les poings fermés, les ongles se faisant face, la tête haute, le menton horizontal en expiration aussi complète que possible.

**EXÉCUTION.** — Commencer à inspirer doucement en pliant les coudes lentement. Les amener en arrière aussi loin que possible en laissant tourner les épaules sans les remonter. Conserver les avant-bras horizontaux et surtout parallèles, en contractant les muscles de la partie supérieure du dos, en soulevant les côtes et essayant d'arriver en même temps au maximum d'inspiration. Il faut contracter les muscles des cuisses, du bassin, des régions lombaire, dorsale et cervicale, en évitant de reculer le haut du corps et de creuser les reins. Revenir à la position initiale, commencer à expirer doucement et progressivement en contractant les muscles extenseurs des bras, en allongeant complètement les coudes et détendant les épaules, en évitant de déplacer le haut du corps en avant, pour cela il faut contracter, encore plus si possible qu'à l'aller, les muscles qui concourent au maintien de la position verticale et insister pour arriver au maximum d'expiration.

**BUT.** — Ce mouvement a pour but d'activer la circulation, augmenter la capacité respiratoire, développer la poitrine, effacer les omoplates, donner de la mobilité à l'articulation de l'épaule et entraîner tous les muscles qui concourent à assurer une attitude correcte du corps.

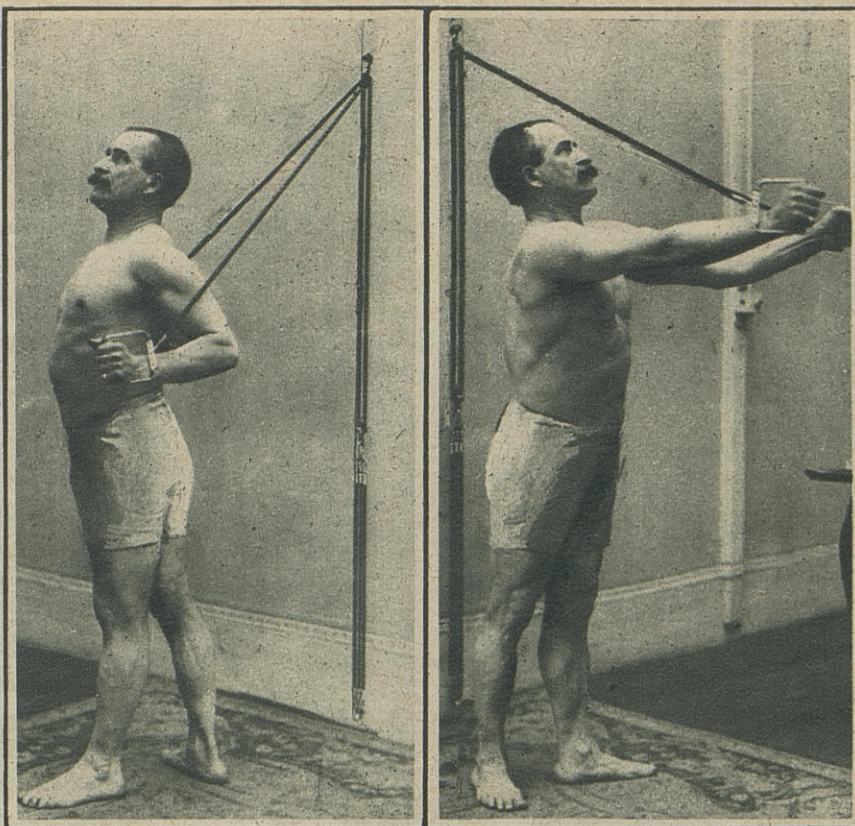
### MOUVEMENT HORIZONTAL ET LATÉRAL DES BRAS.

**EXERCICE.** — Les bras tendus horizontalement et parallèlement, les porter tendus latéralement et revenir à la position initiale en les conservant tendus.

**POSITION.** — Même position que pour le mouvement précédent.

**EXÉCUTION.** — Commencer à inspirer en portant doucement et progressivement les bras tendus dans le prolongement de la ligne des épaules et obtenir le maximum d'inspiration, il faut en même temps contracter les muscles des cuisses, du bassin, des régions lombaire, dorsale et cervicale en évitant de reculer le haut du corps et creuser les reins et essayant de donner à toute la partie antérieure du tronc la plus grande extension possible. Revenir à la position initiale, commencer à expirer doucement et progressivement en conservant les bras toujours allongés et dans le plan horizontal, les arrêter quand ils sont parallèles, en insistant pour arriver au maximum d'expiration, il faut éviter de déplacer le haut du corps en avant et contracter encore plus si possible qu'à l'aller les muscles qui concourent à assurer la position verticale correcte du corps. Répéter l'exercice.

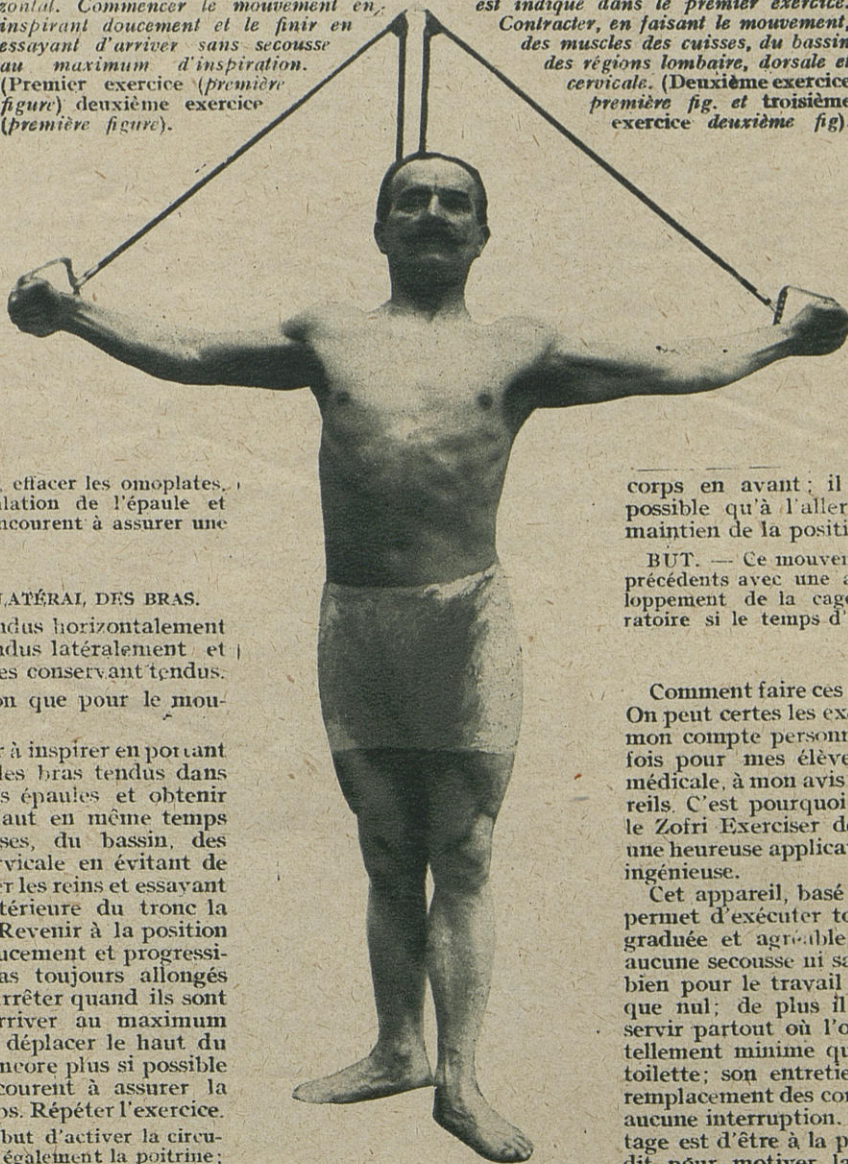
**BUT.** — Ce mouvement a pour but d'activer la circulation, la respiration de développer également la poitrine; de fortifier les muscles fixateurs des omoplates, d'égaliser la hauteur des épaules et de leur redonner de la mobilité. Il entraîne tous les muscles extenseurs du corps qui concourent à lui assurer une attitude assurée. C'est le mouvement type.



DEUX POSITIONS pour le MOUVEMENT HORIZONTAL DES AVANT-BRAS

Porter les coudes en arrière lentement, aussi loin que possible, les avant-bras horizontaux et parallèles. Les pieds doivent être à l'équerre, les genoux tendus, la tête haute, le menton horizontal. Commencer le mouvement en inspirant doucement et le finir en essayant d'arriver sans secousse au maximum d'inspiration. (Premier exercice (première figure) deuxième exercice (première figure).)

Les bras tendus horizontalement et parallèlement les porter tendus latéralement (voir figure en pied de page), et revenir à la position initiale en les conservant tendus. Respirer comme il est indiqué dans le premier exercice. Contracter, en faisant le mouvement, des muscles des cuisses, du bassin et des régions lombaire, dorsale et cervicale. (Deuxième exercice première fig. et troisième exercice deuxième fig.)



Premier exercice (2<sup>e</sup> figure), deuxième exercice (2<sup>e</sup> figure); troisième exercice (3<sup>e</sup> figure).

corps en avant; il faut contracter encore plus si possible qu'à l'aller les muscles qui concourent au maintien de la position verticale.

**BUT.** — Ce mouvement a tous les avantages des deux précédents avec une action plus efficace pour le développement de la cage thoracique et l'amplitude respiratoire si le temps d'inspiration à vide est bien observé.

Comment faire ces exercices? avec ou sans appareil? On peut certes les exécuter les mains libres, mais pour mon compte personnel j'ai beaucoup employé autrefois pour mes élèves et pour moi-même l'armoire médicale, à mon avis bien supérieure à tous les appareils. C'est pourquoi j'ai adopté, dès son apparition, le Zofri Exerciser de la maison Williams qui en est une heureuse application autant qu'une simplification ingénieuse.

Cet appareil, basé sur la résistance du caoutchouc, permet d'exécuter tous les mouvements d'une façon graduée et agréable, le caoutchouc ne produisant aucune secousse ni saccade. Son encombrement, aussi bien pour le travail que pour le transport, est presque nul; de plus il est très mobile: on peut s'en servir partout où l'on veut. Son poids lui-même est tellement minime qu'il peut faire partie du sac de toilette; son entretien est infime. Il consiste dans le remplacement des cordons élastiques et il ne nécessite aucune interruption. Son principal et plus réel avantage est d'être à la portée de toutes les bourses. Ceci dit pour motiver la description des exercices avec l'appareil.

(A suivre.)

EDOUARD LEROY.

## EXERCICES

### MOUVEMENT DE NATATION.

**EXERCICE.** — Les bras tendus horizontalement et parallèlement; les porter tendus latéralement, plier les coudes pour amener les avant-bras horizontalement et parallèlement et revenir à la position initiale par l'extension des coudes et des épaules.

**POSITION.** — Les pieds à l'équerre à 15 centimètres d'intervalle le talon du pied en avant vis-à-vis le milieu de l'autre, les genoux tendus, l'articulation du bassin et le tronc en extension. Les bras tendus horizontalement en avant et parallèlement, les poings fermés, les ongles se faisant face, la tête haute, le menton horizontal, en expiration aussi complète que possible.

**EXÉCUTION.** — Commencer à inspirer doucement et progressivement les bras tendus dans le prolongement de la ligne des épaules et en même temps obtenir le maximum d'inspiration. Commencer à expirer en pliant les coudes, laissant tourner les épaules et amenant les avant-bras horizontaux parallèles et dégagés du corps. Les coudes aussi en arrière que possible en expirant au maximum. Il faut, pendant tout ce temps, contracter les muscles des cuisses, du bassin, des régions lombaire, dorsale, et cervicale en évitant de reculer le haut du corps; creuser les reins en essayant de donner à toute la partie antérieure du tronc la plus grande extension possible. Dans cette position, prendre une inspiration profonde et aussi complète que possible, puis revenir à la position initiale. Commencer à expirer doucement et progressivement en contractant les muscles extenseurs des bras, en allongeant complètement les coudes et détendant les épaules. Éviter de déplacer le haut du

J'ai vu.

## LA DANSE MACABRE DEVANT LE BUFFET

(Impressions

A trois ou quatre cents mètres en avant de la dernière maison de Nied, près de Francfort, se trouve la frontière actuelle, créée par l'armistice. L'infanterie casquée est au contrôle devant la route barrée par quelques piquets reliés par des fils de fer barbelés et laissant un étroit passage pour les voitures qui montrent des papiers en règle, ou le drapeau blanc des parlementaires.

Au delà, à l'horizon, de l'autre côté de la plaine nue et triste, où les corbeaux font des taches noires dans la neige c'est Francfort, la première grande ville allemande c'est-à-dire la première grande ville où l'on ne rencontre ni kaki, ni bleu d'azur.

J'ai dit dans un article envoyé d'Allemagne que de Nied, la frontière, on pouvait, en prêtant un peu l'oreille, entendre les flons flons des violons de Francfort.

Depuis, j'ai été dans la riche cité où l'on consacrait les empereurs et j'ai vu danser le tango, follement, désespérément, à la « Bonbonnière » devant des dressoirs chargés de mauvais champagne ersatz et de bons vins du Rhin, devant des pâtisseries sans nom, dont l'usine de produits chimiques qui est à Hoechst, la ville voisine, devait fournir les premiers éléments.

C'est ainsi qu'en voyant de jolies filles, car il ne faut pas croire que toutes les Allemandes sont d'un modèle hideux, tourner sous la lumière des lampes électriques, j'eus la certitude que l'Allemagne pouvait d'un morceau de houille extraire des babas sans rhum, des tartes, des crèmes et des bonbons fondants, d'un goût à la fois doux et surnois. Quand un Français a mangé ces gâteaux, il devient mélancolique, et passe une nuit blanche à essayer d'établir les origines de cette pâtisserie, décorée comme les pattes d'épaules d'un officier supérieur de la Garde.

À Francfort, la noce règne à l'état endémique et fait équilibre à la grippe espagnole, qui rôde, et mène la danse pour la composition d'un « bois » fantastique qui n'aurait déplié ni à Albert Dürer, ni à Goya.

Quand on possède trop de papier pour payer les joies de l'existence, ce papier ne représente aucune valeur. L'or et l'argent, en tant que métaux, offrent une moralité commerciale. On subirait moins facilement les exigences des mercantis s'il fallait leur donner de l'or et de l'argent. En Allemagne, où l'on touche du papier pour 25 pfennigs, ce papier a la valeur d'un prospectus; il roule entre les doigts et crée une sorte de vertige dans les intelligences les plus paisibles.

Les somptueux officiers de l'armée vaincue et les jolies filles qui les entourent, les opulents bourgeois et les bourgeoises parées comme des chasses, glissent sur une pente bien cirée, qui conduit, avec précipitation, à la plus remarquable



LA PROMENADE DANS LES JARDINS DU KURSHAUS A WIESBADEN. OFFICIERS ET JEUNES FILLES ALLEMANDES.

d'Allemagne)

épris de chorégraphie doivent danser devant leur propre buffet, plus vidés que des observateurs un peu trop enclins à généraliser ne pourraient le faire prévoir.

Les dernières grandes fêtes ont été données quand les soldats allemands sont rentrés de la guerre et ont repassé le Rhin avec moins de désordre encore qu'on a bien voulu l'imaginer.

Partout les filles leur offrirent des cigarettes, et des fleurs ornaient le canon des fusils. A Wiesbaden, la grande cité des palaces internationaux, les soldats furent reçus sous les arcs de triomphe. Deux ou trois jours encore avant l'arrivée des Français, les femmes et les jeunes filles de l'aristocratie se promenaient avec les officiers en grande tenue dans les fastueux jardins du Kurhaus. On s'amusaient encore terriblement, car la fête, dans ces conditions, a quelque chose de tragique, au café du Parc et au Wallhalla.

Aujourd'hui, l'essaim de ces élégants et de ces jeunes hobereaux trop raides et très muflés a franchi la frontière et la zone neutre. Pas tous, cependant, quelques-uns d'entre eux, comme celui qui se trouve à droite, dans la première des photographies illustrant cet article, ont été tués sur le champ de bataille quelques jours avant la signature de l'armistice. Les Français foulèrent bientôt le pavé de Wurbache devant les Allemands et le « fraulein » terrorisés. Les soldats de Mangin apportaient la terreur. On allait jusqu'à raconter que les tirailleurs mangeaient les enfants.

Il est inutile de dire que deux jours plus tard, la stupidité de ces légendes créait une réaction en notre faveur.

Les clairons français qui sonnèrent les marches du 1<sup>er</sup> corps dissipèrent les miasmes d'une atmosphère irrespirable; un soleil d'hiver jouait sur les pavillons de cuivre des cors de chasse et l'armée bleu de ciel apporta dans les lis de ses drapeaux je ne sais quel espoir.

◆ ◆ ◆

Car n'oublions pas, il faut le répéter, que cette terre luxueuse, où la vigne court le long des maisons comme une vieille chanson française, n'est pas la Prusse, le Brandebourg et la Silésie, que je ne connais d'ailleurs pas.

Le souvenir des soldats de 1789 est resté dans bien des familles où le portrait de l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup> est à la place d'honneur dans le salon, à côté d'une croix à ruban rouge. Et les soldats de 1919 sont bien les descendants de ceux qui, la fleur aux dents et le plumet au shako, promenaient les accortes fillettes sur les remparts de Mayence.

PIERRE MAC ORLAN,  
Correspondant de guerre.



UN ÉSSAIM DE JEUNES HOBEREUX ET D'ÉLÉGANTES. — A DROITE UN MATELOT SPARTAKISTE QUI PORTAIT ENCORE SUR SON BONNET LA VEILLE DE L'ARRIVÉE DES FRANÇAIS « MARINE ARTEILUNG WIESBADEN ».



Sur la tapisserie, en manière de tableaux, huit

des fiancées de Landru qui ont été identifiées.

## LE BARBE-BLEUF DE GAMB AIS

Nos lecteurs connaissent par les journaux quotidiens tous les détails de cette troublante affaire, du Barbe-Bleuf de Gambais, l'homme aux douze fiancées, si ce n'est plus, et qui certainement aura sa place dans les annales du crime !

Ce Landru n'est pas un personnage vulgaire. Né à Paris en 1869 d'une famille honorable, il fut licencié ès lettres et ès sciences d'art avant de faire un stage dans une école d'arts et métiers. Plus ou moins déséquilibré, il fut condamné deux fois pour escroqueries, et l'aliéniste Vallon qui l'examina avait dit à sa famille : « Chez lui le sens moral n'existe point. Il deviendra fou, c'est certain, mais auparavant peut-être se rendra-t-il coupable de choses effroyables ! »

Le diagnostic du spécialiste se serait-il réalisé ? Tout le laisse à penser puisque, à l'heure actuelle Landru, qui se faisait appeler aussi Guillet, Diare, Cuchet de Freymaire, Fremiet, etc., refuse de donner des explications sur les douze pauvres femmes qui depuis août 1915 ont disparu, après l'avoir suivi à Vernouillet ou à Gambais, près de Houdan, en Seine-et-Oise, passant toutes les douze — l'une après l'autre — pour les fiancées de ce ténébreux personnage.

Les unes et les autres, ayant chacune des économies plus ou moins considérables, avaient quitté Paris en emportant leur argent, leurs meubles et leurs bijoux. Quelque temps après leur départ, Landru « le fiancé » rapportait lui-même la clef de leur appartement à la concierge et puis, les parents mêmes des fiancées ne recevaient plus de nouvelles. La Sûreté fut saisie de plusieurs plaintes contre le « fiancé », mais celui-ci demeurait introuvable. Il fallut qu'un jour, au commencement du mois dernier, la sœur d'une de ses victimes l'aperçût dans un magasin de porcelaine de la rue de Rivoli et prévint les agents. Landru avait déjà quitté le magasin, mais grâce au signalement établi, on sut qu'il était venu acheter un service de table, et fort coquet, n'a foi, qu'on devait lui livrer 76, rue Rochechouart.



Un portrait de Landru en pied. — Sa beauté est-elle vraiment si fatale ?

## LANDRU ET SES PRÉCURSEURS

Arrêté, Landru ne se déconcerta nullement. En vain lui demanda-t-on des explications sur les cadavres des chiens d'une de ses fiancées trouvés enfouis dans son jardin ; en vain lui produisit-on son carnet, sur lequel figurent les noms des malheureuses femmes disparues, dans un ordre chronologique concordant avec les disparitions signalées.

— Enfin, ces femmes qu'on recherche depuis des mois, que sont-elles devenues ? lui demandait le juge.

— Ah ! monsieur !... sait-on jamais où vont les femmes qui vous quittent ? se contenta-t-il de répondre en souriant.

Tant qu'on n'aura pas retrouvé les cadavres des disparues, Landru aura beau jeu pour se défendre. Combien de femmes disparaissent en effet de chez elles et ne s'en portent pas plus mal. Jusqu'ici, ou du moins jusqu'à l'heure où nous mettons sous presse, c'est en pure perte qu'on a fouillé et retourné le jardin de la villa de Gambais ; si ce n'est les restes de trois chiens et d'un chat, on n'y a rien trouvé. Mais le cimetière du village et un vaste champ s'étendent devant la villa de Landru. Et celui-ci, confié au juge d'instruction M. Bonin, et au commissaire de la Sûreté générale, M. Dautel, se laissera peut-être aller jusqu'aux ultimes confidences !

### DUMOLLARD, L'ASSASSIN DES SERVANTES

Quoique n'ayant pas usé des mêmes procédés psychiques dont on soupçonne Landru de s'être servi pour suggestionner ses fiancées, Martin Dumollard, l'Assassin des Servantes, peut être considéré comme le précurseur de l'hôte mystérieux de la villa de Gambais.

Véritable brute humaine, Dumollard avait d'ailleurs de qui tenir : son père, un paysan hongrois réfugié en France, était allé comme assassin se faire écarteler à Padoue.

Ce fut en 1861 que l'Assassin des Servantes fut démasqué. Le 20 mai de cette année, sur

le pont de la Guillotière, à Lyon, un paysan d'une cinquantaine d'années, au dos voûté, à la barbe inculte, à la lèvre difforme et à la jambe traînante avait accosté une jeune bonne qui passait et lui avait demandé l'adresse d'un bureau de placement, ayant besoin d'y aller chercher une domestique pour le château de Montluef, où il était lui-même jardinier. Alléchée par les gages fastueux que son interlocuteur promettait, la jeune bonne, Marie Pichon, se proposa et fut toute heureuse de se voir agréée sur-le-champ. Sans tarder elle alla chercher sa malle, et à sept heures du soir, à la gare des Brotteaux, elle montait dans le train avec celui qui l'avait engagée. La nuit était venue lorsque tous deux arrivèrent à Montluef : le jardinier chargea la malle sur l'épaule et suivi de Marie Pichon il prit un petit sentier qui, disait-il, conduisait au château. A un moment donné, l'homme prétextait la fatigue et déposa la malle dans un fourré, déclarant qu'il reviendrait la chercher à l'aube. Et comme sa compagne, effrayée, ne voyant aucun château à l'horizon, refusait d'aller plus loin, l'homme lui lança soudainement un nœud coulant par-dessus la tête. Heureusement pour elle, la corde n'atteignit que son bonnet et avec ses mains la pauvre fille réussit à se dégager. Elle se mit à courir en poussant des cris de terreur, poursuivie par le pseudo-jardinier. A demi-folle, elle put atteindre le village de Ballan et frappant à la porte de la première maison elle y trouva un refuge.

Le lendemain, les gendarmes battirent la campagne, mais inutilement. Cependant la justice était saisie depuis plusieurs années de plaintes au sujet d'attentats commis dans des circonstances à peu près analogues : les victimes étaient toujours des servantes, et l'auteur un « homme de la campagne » dont le signalement correspondait chaque fois à celui même de l'agresseur de Marie Pichon.



**A LA VILLA DE LANDRU**  
Les terrassiers fouillent le jardin de Landru, sous les yeux du procureur de la République, pour y rechercher les cadavres.

Depuis 1855, des domestiques attirées dans les environs de Montluef et de Dagneux, avaient été assaillies par un individu qui les entraînait sous prétexte de leur procurer une bonne place. D'autre part, le 28 février 1855, quatre chasseurs avaient découvert dans un



**LE PARQUET A GAMBAS**  
Les premières fouilles, effectuées le 29 avril, ont fait retrouver un débris de crâne, des traces sanglantes et des fragments de vêtements féminins incomplètement brûlés.

bois le cadavre absolument nu d'une jeune domestique de Lyon, nommée Marie Baday, qui était partie de chez elle avec un paysan à la jambe traînante.

◆ ◆ ◆  
Finalement, les soupçons se portèrent sur un habitant du hameau du Mollard, près de Montluef, connu sous le nom de Raymond, mais qui se nommait en réalité Martin Dumollard, et vivait dans un misérable taudis, comme un ours dans sa tanière. Une perquisition eut lieu et amena la découverte, dans le logis de Dumollard, d'une quantité considérable d'objets féminins, parmi lesquels on retrouva des vêtements ayant appartenu à Marie Baday. Le doute n'était plus possible : Dumollard fut arrêté ainsi que sa femme, Anne-Marie Martinet. Mis en présence de Marie Pichon, Dumollard fut formellement reconnu. D'ailleurs sa femme était déjà entrée dans la voie des aveux. Une nuit, déclara-t-elle, son mari était rentré et lui avait remis des effets ensanglantés : « Je viens de tuer une fille au bois de Montmain ! lui avait-il dit, je vais aller l'enterrer ! » Prenant une pioche, il était parti, tout en recommandant à sa compagne de laver les vêtements. Selon les indications de la femme Dumollard, on fit des fouilles au bois de Montmain et on y découvrit effectivement le squelette d'une femme dont l'identité ne put jamais être établie. Dans la malle de la malheureuse qu'on découvrit à la gare de Montluef, où l'assassin n'avait pas osé la retirer depuis 1858, on ne trouva que des lettres que des soldats galants adressaient à la victime mais dont aucun papier ne révélait le nom.

La femme Dumollard avoua encore que, vers la fin février 1861, son mari était rentré chez lui, apportant comme la première fois des vêtements de femme et des boucles d'oreilles. « Je viens de tuer une fille au bois des Communes ! Il faut que j'aie l'ensevelir ! »

(A suivre.)

HENRI COSSIRA.

## LES ALLEMANDS SONT REVENUS A VERSAILLES...



Le comte Brockdorff-Rantzau descend de wagon.



Les Allemands ont emmené avec eux des dactylos : les voici qui se promènent sous la pluie.



L'arrivée des « fourriers » de la Délégation qui vont monter dans des autos pour se rendre au « Vatel ».



Un groupe de délégués techniques. (A gauche) le général von Steck.

Ce ne sont plus, certes, ceux de 71 ; mais les Allemands ne sont-ils pas toujours les mêmes ?... Ceux-ci, cette fois, représentent des vaincus ; et naturellement, ils font patte de velours, en attendant, bien poliment, les

conditions qu'il nous plaira bientôt de leur faire connaître. D'ici-là, ils se promènent, en bons touristes teutons — sans doute un Bedeker à la main ! — dans les allées parfaites du beau jardin « à la Française », messieurs !



*7al vu.*



(Cl. de Givenchy et Ed. Ribaud.)

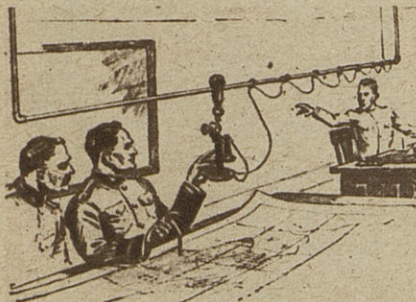
### LA MODE DU JOLI MOIS DE MAI

Les tailleurs de ce printemps se différencient de ceux de l'automne dernier par la disposition de la jupe qui, tantôt unie, tantôt faite de volants superposés, présente un aspect uniforme de hanches très élargies, tandis que la forme se rétrécit sensible-

ment à mi-jambes. Ces jupes restent toutes, d'ailleurs, très courtes. A la veste, le col châle est le plus communément adopté. A noter que l'on reporte volontiers de gros bouquets de fleurs naturelles à la taille. Les manteaux sont encore en faveur

en tous tissus. Au centre de la page, on remarquera un groupe charmant de joueuses de tennis, qui, sans exception, sont vêtues de blanc jersey, flanelle, ratine, avec vareuses de laine de couleurs vives ou marinières blanches, garnies de bleu.

# La Science pittoresque



UN POSTE PRATIQUE

## UN APPAREIL TÉLÉPHONIQUE POUR PLUSIEURS EMPLOYÉS

Souvent, dans les bureaux administratifs, de nombreux employés travaillant dans une même salle ont besoin de se servir du téléphone. On n'installe qu'un seul poste, de sorte que chacun doit se déplacer pour se servir de l'appareil. Voici un procédé américain, qui permet de supprimer cet inconvénient.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de longues explications pour comprendre l'innovation. Le téléphone est suspendu à une tringle fixée au plafond par une monture pourvue d'une poulie de roulement et les employés se l'envoient mutuellement en le poussant à la main. La seule condition à réaliser est de ménager une longueur de fil souple suffisante, entre le téléphone et la prise du courant pour que, l'appareil puisse parcourir toute la longueur de la salle. Cette simple mais pratique innovation peut économiser plusieurs heures par jour à un directeur d'établissement.

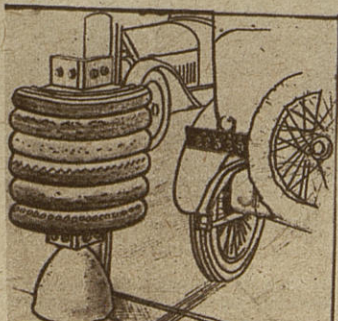
## UN HOMME MOMIFIÉ

Le Muséum d'histoire naturelle de New-York possède depuis peu un homme momifié trouvé dans une caverne de la province d'Autofogasta au Chili. C'est un indien chilien de l'époque de l'âge de pierre ; il appartient à une race aujourd'hui disparue. On a retrouvé près de lui un coin de pierre et des marteaux de pierres. Détail curieux, la caverne était une mine de cuivre et on serait tenté d'admettre que l'homme était un mineur. Cependant, le fait de ne trouver près de lui que des outils en pierre, laisse supposer qu'en réalité cet ancêtre d'une race sud-américaine s'était simplement servi de la carrière comme habitation ; sans quoi on lui eût trouvé presque certainement des outils en bronze.

L'homme a été préservé des injures des temps par l'action des sels de cuivre jointe à une extrême sécheresse de la température.

## QUE FAIRE DES VIEUX PNEUMATIQUES ?

Une excellente revue américaine, *Popular Science*, a eu l'idée de demander à ses lecteurs comment on peut utiliser les pneumatiques hors d'usage. Plusieurs réponses sont



LE PNEUMATIQUE PROTECTEUR



UN HOMME MOMIFIÉ QUI DATE DE L'ÉPOQUE DE L'ÂGE DE PIERRE

parvenues à la revue et qui marquent l'ingéniosité de ses correspondants et l'intérêt qu'ils ont pris à la question. Nous en publions deux, qui nous ont paru particulièrement suggestives.

La première solution est à recommander à tous les propriétaires de garages et à tous les automobilistes en général pour protéger l'entrée de leur remise à autos et à voitures quelconques. Tous savent, par expérience, en effet, que les angles de la porte sont souvent effleurés plus ou moins violemment par les véhicules entrant ou sortant de la remise. Le dommage n'est jamais considérable pour la pierre elle-même, mais les voitures peuvent se détériorer fortement dans un choc un peu brutal. Un protecteur n'est donc pas superflu et ce protecteur sera fourni à très bon marché par les vieux pneumatiques.

On les coupe en quatre sections égales ayant chacune, par conséquent, la longueur d'un quart de cercle puis on les cloue l'une au-dessus de l'autre sur deux planches disposées à angle droit. Avec six sections assemblées comme le montre notre figure, on réalise un protecteur très efficace. L'extrémité inférieure des deux planches peut être maintenue à une certaine hauteur au-dessus du sol sur base de plâtre et on les fixera au mur par des clous ou des vis qui leur permettront de résister aux chocs. Ainsi les carrosseries seront protégées et l'attention des conducteurs sera attirée par le protecteur lui-même pour l'éviter.



La seconde utilisation des pneumatiques hors d'usage est d'ordre plutôt décoratif. Ajoutez aux perforations de petit diamètre et au besoin fermez presque complètement les ouvertures par trop importantes. Portez ce pneu dans votre parc, dans votre jardin et reliez-le par un tube de caoutchouc attaché à la valve à une conduite d'eau sous pression.

La chambre à air devient une chambre à eau circulaire d'où s'échappent une foule de petits jets formant une nappe du plus joli effet.

Comme l'installation est facilement transportable, vous pouvez l'utiliser pour arroser les pelouses, voire même un potager, en le soulevant au-dessus du sol par un trépied.

## LES MANGEURS DE BOIS

Les savants les désignent sous le nom de « xylophages », de deux mots grecs que je n'aurai pas le pédan-

tisme de mauvais aloi de citer ici. Ce sont de petits insectes assez semblables extérieurement à des charançons, mais ils ne s'attaquent qu'aux arbres et aux bourgeons. Ce sont de grands ennemis de nos forêts et de nos vergers que l'on doit s'efforcer de détruire par tous les moyens.

M. A. Acloque, naturaliste savant et précis, a consacré dans le *Cosmos* une étude intéressante à ces insectes malfaisants dont les larves creusent des galeries ramifiées formant des dessins arborescents que l'on observe entre le bois et l'écorce sur les arbres malades : ormes, chênes, pins, sapins. Ces galeries provoquent une grande déperdition de sève, entraînent le dépérissement des arbres sur des étendues de terrains parfois immenses, dans les forêts.

C'est que ces animaux vivent en familles très nombreuses et chaque individu creuse sa galerie qui demeure en communication avec une galerie unique dans laquelle la ponte a lieu (figure). Ce sont les femelles qui creusent le couloir central, appelé couloir maternel, d'où s'échappent les larves en creusant les curieuses ramifications que représente notre dessin.

Les mangeurs de bois appartiennent à plusieurs familles que les entomologistes ont identifiées. Certaines espèces paraissent marquer une prédilection particulière pour les arbres vivant dans le voisinage des grandes villes. Ainsi, en 1835, les plantations des environs de Paris subirent un véritable désastre du fait des *scolytides*, 50 000 arbres périrent dans le bois de Vincennes ! On a attribué la multiplication des insectes à la sécheresse : du 10 mai jusqu'à la fin du mois d'août, en effet, il ne tomba pas une seule goutte d'eau dans la région parisienne ; en plusieurs endroits, les enfants traversaient la Seine en ayant de l'eau à peine jusqu'aux genoux.

Mais sur les 50 000 arbres qui périrent, on remarqua que 20 000 ne présentaient aucune trace d'attaque des insectes, tandis que les 30 000 autres en étaient criblés. Il parut alors certain que les insectes n'étaient pour rien dans la mort des arbres : ils furent simplement attirés par la maladie des arbres provoquée par l'extrême sécheresse. Les mangeurs de bois, certaines espèces, du moins, ne s'attaqueraient donc qu'aux arbres quelque peu anémiés. Pour combattre leurs ravages, il serait nécessaire, non de donner la chasse aux insectes, mais de rendre la santé aux arbres qui souffrent par des irrigations abondantes en cas de sécheresse, et par des engrai-



LE PNEUMATIQUE ARROSOIR

## VOUS POUVEZ FAIRE VOTRE CIRAGE VOUS-MÊME

On vend, très cher, toutes sortes de cirages, toutes sortes de crèmes pour les chaussures. Beaucoup brûlent le cuir. Voici une formule qui permettra à chacun de préparer un excellent cirage, aussi bien pour les chaussures noires que pour les jaunes.

Dans un litre de bière on met 61 grammes de noir d'ivoire, 31 grammes de sucre candi, 31 grammes de gomme arabique, toutes ces substances étant d'abord finement pulvérisées. On ajoute ensuite 125 grammes de cire vierge. La mixture est versée dans un pot de terre que l'on chauffe au bain-marie pendant dix minutes en agitant constamment le mélange ; puis on retire du feu et on continue à remuer le tout jusqu'à ce que la préparation soit refroidie.

On a obtenu ainsi un cirage noir liquide qu'il suffit de passer au pinceau sur la chaussure ; on fait reluire avec une brosse très douce ou un chiffon de flanelle.

Si dans la formule que nous venons d'indiquer, on remplace le noir d'ivoire par de l'ocre jaune on obtiendra une teinture jaune que l'on foncera plus ou moins en ajoutant une pointe de noir d'ivoire, on peut l'éclaircir avec un peu de blanc de zinc. Si on y met de l'ocre rouge au lieu d'ocre jaune, on obtiendra tous les tons du rouge avec du blanc de zinc. Si l'on veut du gris on utilisera un mélange de noir d'ivoire avec du blanc de zinc.

## PROTÉGEZ VOS YEUX PENDANT LE TRAVAIL MANUEL

Il arrive souvent que l'on soit obligé de percer un trou au vilebrequin, au-dessus de sa tête, dans une poutre, un plafond, un mur, par exemple. Chacun connaît les inconvénients de ces sortes de travaux : la position est ingrate et ensuite les débris de bois, de plâtre tombent directement dans les yeux du travailleur.

Évitez cet ennui en entourant l'extrémité de votre vilebrequin d'un entonnoir assez évasé, fait d'une feuille de papier résistant. Une simple ficelle maintiendra le cornet en place et toutes les saletés seront de la sorte directement recueillies dans cet ingénieux récipient.



POUR ÉVITER LES DÉBRIS DE BOIS



CES DESSINS SONT DES TROUS DE LARVES

*J'ai vu...*



### LES MARINS ANGLAIS DÉJEUNENT AU LYCÉE CARNOT

Les marins anglais ont visité Paris qui leur fit, comme bien l'on pense, le chaleureux accueil dû à ceux qui contribuèrent si puissamment à nous assurer la liberté des mers. Les voici tous, déjeunant

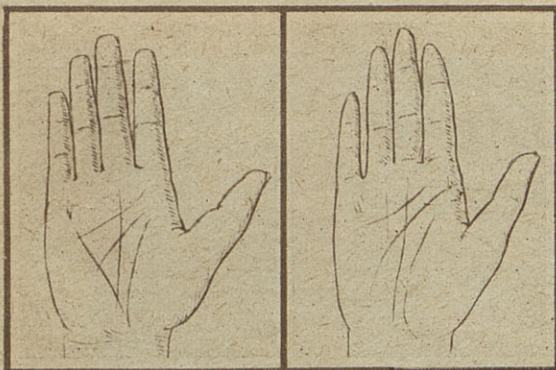
gaiement dans le vaste préau du lycée Carnot, transformé pour la circonstance en réfectoire guerrier. Et l'on voit bien, à leur mine réjouie, que les restrictions d'antan ne pèsent plus sur ces agapes fraternelles!

# LES VAINQUEURS



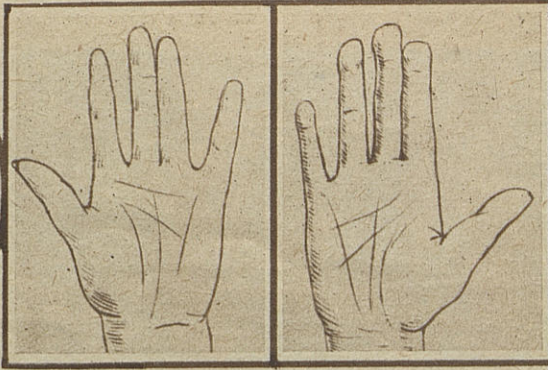
*Ce magnifique groupe en plâtre patiné de bronze, est l'œuvre du sculpteur Boucher. Exposé au Salon des Artistes Français et de la Nationale, il fut beaucoup admiré pour le*

*(Cl. H. Manuel.)  
superbe mouvement des jeunes soldats au corps nerveux, un peu grêle et qui portent avec un tel enthousiasme, au bout de leurs bras les couronnes, les palmes et les drapeaux de la Victoire.*



MAIN CARRÉE.

MAIN CONIQUE



MAIN MIXTE.

MAIN SPATULÉE.

## Je lis dans votre main que...

Cette petite étude est surtout destinée à nos lectrices qu'elle ne manquera pas d'intéresser. Aussi bien la *chiromancie*, l'art de présager la destinée de l'homme par sa main, si elle ne comporte pas la précision et la rigueur d'une science, a-t-elle du moins ses lois générales et beaucoup de bons esprits ne l'ont pas dédaignée. C'est pourquoi nous avons prié M<sup>me</sup> Anne Osmont, une des plus averties parmi les chiromanciennes en renom, de résumer sous une forme aimable et claire tout ce qu'on peut lire dans une main.

— Donnez-moi votre main, je vais vous dire s'IL vous aime...  
— Vous croyez à ces choses-là?

— Pourquoi non? Napoléon qui ne saurait passer pour un esprit futile y croyait parfaitement et n'entreprenait quoi que ce soit sans avoir consulté M<sup>lle</sup> Lenormand, et n'est-ce pas encore une chiromancienne créole qui avait prédit à Joséphine de Beauharnais qu'elle serait « plus que reine », mais seulement pour un temps?

— Napoléon était fataliste... et les Corses sont d'esprit trop poétique pour ne pas croire à toutes sortes de choses de ce genre. Mais, de nos jours...

— De nos jours, il en est de même. On atteste que plusieurs hommes d'Etat, spécialement M. Aristide Briand, consultent fréquemment les chiromanciennes et nommément Fraya... D'ailleurs il n'est rien de plus naturel que cette curiosité-là : on espère, on redoute ; on voudrait savoir ce que le présent vous promet, ce que le futur vous réserve. La chiromancie est un moyen de le découvrir.

— Sérieusement, vous y croyez?

— J'y crois. Il y a trop longtemps que l'on s'en occupe pour que, si c'était une vaine fantaisie, la mode n'en soit pas passée. Le livre de Job, un des plus anciens qui soient dans les saintes écritures, n'attribue-t-il pas au patriarche ces paroles souvent citées : « Dieu a placé des signes dans la main de l'homme, afin qu'il pût connaître sa destinée ? »

— Voyons, alors, dites-moi des choses...

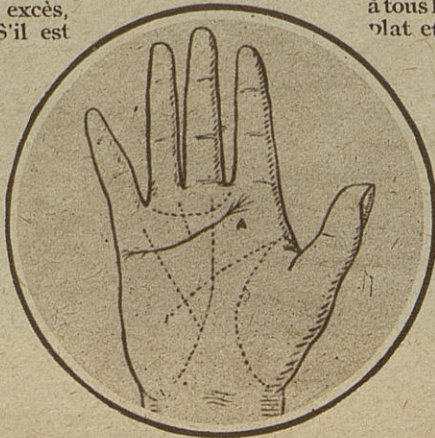
— Eh bien, voici : cette ligne qui contourne le pouce est votre ligne de vie. Voyez comme elle est nette, ferme, doucement rosée : c'est le gage d'une santé parfaitement équilibrée et qui se maintiendra longtemps, car je n'y trouve aucun signe de maladie.

— Il y a réellement des signes de maladie ?

— Très évidents ; j'ai vu une chiromancienne prédire, six mois à l'avance, une maladie très grave à une célèbre tragédienne sur le simple vu d'une tache brune, là, sur la racine du pouce, à l'endroit que l'on nomme mont de Vénus.

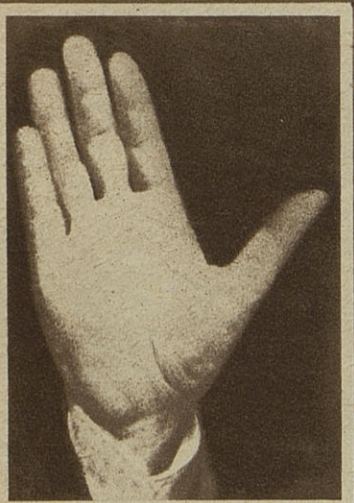
— Oh ! enseignez-moi. Vous m'ouvrez des horizons...

— Je m'en doutais. Donc, si ce gonflement de chair à la racine du pouce est moelleux au toucher, sans gonflement excessif, sans rougeur enflammée, avec des grilles légères, il indique un tempérament affectueux et qui prend à tous les agréments ; plat et desséché, la pauvre et prit et le secs ; l'asentiment sera maussade ; il y a plus de sensations



LA LIGNE DU CŒUR, MARQUÉE PAR LA LIGNE EN TRAIT PLEIN QUI PART DE 4.

DESSINS ET PHOTOS D'APRÈS JULIEN LECLERCQ. LE CARACTÈRE ET LA MAIN.



MAIN DE CLEMENCEAU.



MAIN DE FRANÇOIS COPPÉE.



MAIN DE RODIN.



MAIN D'ALEX. DUMAS FILS.



MAIN DE MOUNET-SULLY.



MAIN DE SÉVERINE.

*J'ai vu...*



LA MAIN DE RÉJANE.

bles. Par contre, vous trouvez dans le peuple des mains, surtout des mains féminines d'une délicatesse ailée. Il faut les voir à l'hôpital, quand le repos forcé a fait repousser les ongles abîmés et blanchi l'épiderme usé. Ce sont de longues mains diaphanes et frêles, d'une élégance mince et d'un dessin gothique, telles qu'on en voit dans les portraits d'Albert Dürer. Là, se sont donnés rendez-vous toutes les formes de l'idéal. Les doigts fuselés et longs annoncent un appétit de beauté, de grandeur, d'amour pur, souvent déçu par la vie. Ces dons excellents chavireront dans la littérature des romans feuilletons ou s'envoleront dans des héroïsmes sans gloire. Il y a de même des filles du peuple qui marchent comme des duchesses et qui se déformeront dans les ateliers, dans les travaux d'un ménage où le mari rentrera ivre et furieux, le

chez un tel être. Ce n'est pas une main d'idéaliste...

— L'idéalisme de la main?

— C'est une chose que vous sentez sans vous être le moins du monde occupée de chiromancie. Il y a de grosses mains rougeaudes et trapues qui vous semblent, dès qu'on les voit, faites pour rincer des verres dans un cabaret flamand; malgré le préjugé, souvent fondé, de la naissance, on trouve de ces mains-là jusque dans le meilleur monde. Elles annoncent une vulgarité de tempérament qui empêche l'être qui en est affligé de prendre plaisir à des choses hautes et le condamne à s'enivrer de vin bleu, de café-concert et de toutes les joies vulgaires.

— J'ai connu...

— Moi aussi, ne faisons pas de personnalités, quand elles sont désagréables.

samedi soir. L'idéalité est cruelle aux pauvres.

— Vous êtes sévère, vous allez parler politique.

— Dieu m'en préserve, cela ne mènerait à rien. Mon ambitieux désir serait de placer dans toutes les mains la possibilité du bonheur. Dieu seul peut se permettre cela. Regardons encore la vôtre.

— Annonce-t-elle ce bonheur?

— Oui, parce que la peine est passée.

— Je vous assure...

— Vous avez eu un grand chagrin de cœur, vers la vingt-cinquième année. Le voilà indiqué par ce trait profond et non grillé qui traverse le mont de Vénus et se dirige vers le milieu de la main. Il remonte vers l'index; c'est un mariage rompu.

— C'est exact. A quoi le voyez-vous?



LA MAIN DE DALOU.

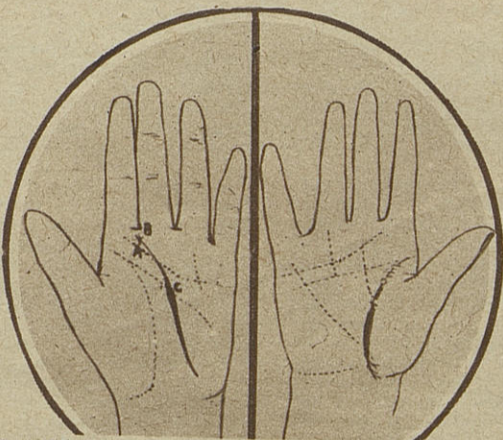
— Oh! cela, c'est toute une affaire. L'index, pour les chiromanciens est le doigt de Jupiter, législateur, stabilisateur, c'est sur le « mont de Jupiter », éminence qui se trouve à la base de l'index, que l'on annonce les mariages, écrits par des croix plus ou moins nettes. Chez vous, une croix est effacée dont les vestiges concordent avec cette ligne profonde; le chagrin, écrit dans la racine du pouce, provient de ce mariage qui n'a pas eu lieu.

— C'est exact. Mais si la ligne allait ailleurs?

— Elle voudrait dire autre chose. Si elle allait vers cette ligne qui monte de la base de la main et qui remonte vers le doigt du milieu, le chagrin proviendrait de la fatalité. Si sur ce point de la ligne, une île se rencontrait, un espace compris dans l'épaisseur de la ligne, le chagrin vous serait imputable.

LA LIGNE DE VIE. (À suivre.)

ANNE OSMOND.



LA LIGNE DE CHANCE

LE " POURQUOI " DE SON ÉTAT D'ÂME



EN 1871

PAR FORAIN

Cette année-là, M. Wilson n'avait que quatorze ans.

(Forain. — L'Avenir)

Tout commentaire est superflu. Aussi bien ne ferait-il qu'affaiblir la portée de cette page magistrale et la clarté dont elle illumine tant de malentendus dont nous n'avons connu que les échos affaiblis... Oui, lorsque le Chancelier de Fer tapait du poing sur la table du Conseil où se décidait le sort de la France vaincue, en criant à Thiers écrasé de douleur et de honte : « Je ne vous

permets pas de discuter, » M. Wilson n'avait que quatorze ans... Clemenceau, lui, en avait trente. Il avait lutté de toute son âme. Il a entendu, lui, Bismarck siffler l'hallali après la victoire... Comment oublierait-il... Comment se faire une âme d'apôtre international, et se réfugier dans les nuées, quand on a, comme lui, senti sur soi le souffle de la Bête qui menace encore ?

J'ai vu.

# Les Échos de J'ai Vu...

## LE TANGO

Un musicien espagnol, mort récemment, spécialiste des opérettes et dans son dernier voyage à Buenos-Ayres, une découverte bien curieuse. Il rendit visite à un directeur de music-hall argentin et lui dit : « Je viens ici chercher des airs populaires et voir danser le véritable tango. » Très bien, lui dit le directeur qui satisfait à son désir.

Et Valverde s'en fut dans les plus authentiques cabarets des faubourgs, dans les moins contestables lieux de plaisir populaires et écouta. Le brave homme fut stupéfait ; les chansons populaires étaient des chansonnettes écrites par lui, dans sa jeunesse, en Espagne, et les tangos étaient les siens, ceux de ses confrères, les mêmes que l'on dansait avant la guerre, à Paris, à Berlin, à Vienne et dans toutes les capitales du monde.

À la Havane, il eut la même surprise, au Chili, au Mexique également. Et, tranquillement, froidement, honnêtement aussi, il publia sous le titre : Danses et chansons populaires de l'Amérique du Sud, ses danses à lui et ses chansons. Et, dans cent ans, quand on n'en saura plus rien, les érudits musicographes pourront s'extasier sur cette musique, cette véritable musique qui aura l'accent du terroir.

## FOCH LE SOLITAIRE ET LES MONTEPELLIÉRAINS

Le maréchal Foch passe, dit encore le *Mercur*, pour peu expansif. Dans le journal *El Sol*, l'écrivain espagnol Corpus Barga, qui a pu l'étudier à loisir à Metz, le 8 décembre dernier, trace de lui ce crayon :

Foch a un regard qui vient du dedans, de très loin et ce regard lointain et bleu adoucit beaucoup sa figure. Mais lorsqu'il serre les dents, la mâchoire forme un angle droit complet. Ce regard de Foch l'éloigne, lui confère une solitude. Son caractère solitaire est proverbial. Peut-être, avec le temps constituerait-il son qualificatif : *Foch, le Solitaire*.

Or, ce « solitaire » — et, donc, forcément, ce « taciturne », possède, en Montpellier, un révérend frère, le P. Germain Foch. L'hebdomadaire parisien *Aux Écoutes*, a, dans les derniers jours de décembre, écrit à ce sujet que, les derniers jours de la guerre, les habitants de Montpellier devinaient, « avant tous les autres Français », les nouvelles du front rien qu'à l'expression du visage

de ce R. P. Ce mode de divination, cependant, ne s'appliquait qu'au menu fretin. Il semble qu'avec certains « notables », le religieux soit passé de la minique au verbe.



À LA CONFÉRENCE DES SOCIÉTÉS DE CROIX-ROUGE INTERNATIONALES À CANNES. — On sait le vaste plan d'ensemble pour l'hygiène mondiale que les hommes éminents qui y prirent part ont mis sur le chantier. Sur notre photo les savants du monde entier. La France y était représentée par le Dr Roux.

En effet, « lorsqu'un notable de Montpellier certifiât qu'il venait de rencontrer le R. P. Germain et que celui-ci lui avait dit que... on savait que ce n'était pas là des paroles en l'air et qu'on pouvait avoir confiance. »

L'*Eclair* montpelliérain, qui est dans le secret des dieux, confirme ce curieux reportage, tout en maintenant une grande discrétion, du frère du maréchal et en atténuant aussitôt — nous sommes au pays de l'antique « galéjade » — ce que cette affirmation pourrait avoir de trop absolu par une délicate et cependant pénible concession aux « notables ». Mais l'extrême réserve du P. Foch n'allait pas jusqu'à lui faire cacher l'impression qui se dégageait des précieuses lettres qu'il recevait. Si bien que nos pessimistes (il y en a donc des « notables » pessimistes, en Montpellier?) qui ne pouvaient se permettre de soupçonner la sincérité du Père Foch, se prenaient à douter du coup d'œil du général Foch. Mais, au lieu des *Maximes et Pensées du maréchal Foch*, péniblement glanées par le commandant Grasset, à travers l'austère et touffue série des gros volumes sur la conduite de la guerre, qui nous donnera la perle merveilleuse de cette *Correspondance* du héros avec son frère durant les quatre années de la guerre?

## PAPIER A LETTRE

Un gros scandale a éclaté dans une administration publique. Un fonctionnaire chargé d'approvisionner ce service de la papeterie nécessaire, revendait, paraît-il, à un commerçant, 50 p. 100 du matériel dont il était comptable : c'est ainsi que pour 3 000 lettres expédiées pendant une période de dix jours, on utilisait plus de 7 000 enveloppes et un poids de papier exorbitant. Outre le responsable des fournitures, la plupart des employés se pourvoient de papier à lettre, de buvard, de plumes gratuites et naturellement de tout ce qu'il faut pour entretenir leur correspondance personnelle.

projet, laissé en suspens, d'un tank qu'on appelait alors, plus simplement, une machine, et que ce département avait eu jadis l'intention de mettre en service pour l'employer à appuyer les débarquements des corps expéditionnaires.

Pour des raisons ignorées, l'idée avait été abandonnée. Elle fut alors reprise sur de nouvelles bases, et ce devait être le point de départ du tank moderne anglais.

Si les Anglais voulaient bien nous révéler le nom de cet ingénieur resté jusqu'ici inconnu, nous connaîtrions, à coup sûr, le vrai père des tanks.

## LA PEAU DU TIGRE

Ceci se passait en Alsace, l'an dernier, avant les heures troubles de mars. M. Clemenceau venait faire une tournée sur le front. Sa visite, prévue d'avance, avait mis l'état-major sur les dents. On voulait que rien ne choquât l'œil du maître. Par enchantement, les fumiers trop en vue disparaissaient de devant les maisons, tous les cantonnements des hommes étaient munis de couchettes, des ordres sévères étaient donnés pour que tous les soldats que pourraient voir le Président fussent habillés à neuf ; d'autres ordres non moins sévères avaient prévu aussi que les autres se tiendraient prudemment cachés dans les fermes, à l'écart. Tout était au point à R..., quand soudain, l'officier qui guettait la voiture du Président au milieu de la place du village eut un frisson. Là, en face de lui, juste à la fenêtre de la maison devant laquelle M. Clemenceau devait s'arrêter, une superbe peau de tigre était pendue.

L'officier un peu troublé, ne doutant pas qu'il s'agissait d'une manifestation de très mauvais goût, entre comme un fou dans la maison, interpelle les gens ahurés.

— Rentrez ça... Rentrez ça...  
— Ça quoi ? questionnent les occupants.

— Je m'en moque de vos opinions politiques, reprend l'officier sans écouter, et à qui ses hautes fonctions ont fait perdre absolument la tête. Le Président du conseil est le Président du conseil. Je ne tolérerai pas que vous l'insultiez ostensiblement.

Des explications plus claires suivirent ces exclamations furibondes.

Le vieux de la maison, ayant enfin compris, retira sa pipe de sa bouche et, très calme, dit à sa fille :

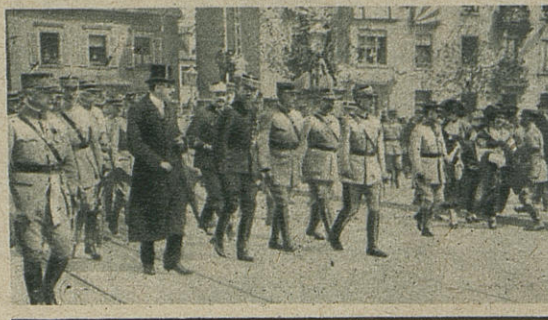
— Marie, rentre donc la descente de lit qui est à la fenêtre. Tu lui feras prendre l'air demain.



M. Colliard, qui nous représentait à la signature de la Charte du travail.



Devant le 3<sup>e</sup> conseil de guerre : le capitaine Mornet prononçant son réquisitoire. Le document a été pris à l'instant où le commissaire du gouvernement demandait être érigé en loi, la peine de mort pour Lenoir.



Le général Gouraud est allé honorer, à Mulhouse, les dépouilles des soldats des régiments qui s'en emparèrent en août 1914. Les très rares survivants des régiments engagés dans l'attaque rendaient les honneurs.



M. André Legrand l'auteur du film à succès : « La Suprême Épopée. »

*J'ai vu.*



*La lecture des pronostics.*

## LONCHAMPS... CINQUANTE...

DEPUIS si longtemps déshabitué de ce cri, le Parisien va de nouveau l'entendre, maintenant que mai refleurit, et il l'entendra, à n'en pas douter, avec un certain plaisir, tant la dominicale promenade sur le turf du Bois de Boulogne ou d'Auteuil est entrée dans ses mœurs.

Qui ne se souvient des tapissières hautes sur roues, partant de tous les coins de la capitale et convergeant toutes au même point : le champ de courses.

En semaine, on pouvait encore trouver des places, mais le dimanche, ma foi, le dimanche, à mi-chemin, le char-à-bancs était plein à craquer. C'était alors, à la porte Maillot, la ruée vers les autos, vers les fiacres... Qui ne s'était jamais vu, s'interpellait familièrement : « Vous êtes seul, nous, deux ; on prend le taxi à nous trois... — Psitt... Eh là ! vous faites le quatrième?... » Et c'était la suite prise dans la longue théorie des voitures filant par l'avenue du Bois, l'impatience non dissimulée d'arriver à temps pour mettre ses cent sous dans la première, sur un gagnant sûr... « Mais oui, madame... » Et si, par là-dessus, le soleil dardait, mettant sa lumineuse coulée de flamme blanche sur toutes choses, chacun vibrait d'une vie plus intense, l'âme en fête.

— Champs... Cinquante !

### LES VERSEURS D'ILLUSION : LA MÈRE POULE

Reverrons-nous?... Mais oui, nous les reverrons ; car les courses sans eux, à la pelouse, ne seraient plus des courses ; nous les reverrons ces pronostiqueurs, ces donneurs de tuyaux, parce que, pour une somme relativement modique, ils versaient, durant quelques minutes, dans le cœur de ceux qui croyaient en leur science, — et combien étaient-ils ceux qui n'y croyaient pas ? — des trésors d'espérance et la certitude de la fortune immédiate. Nous les reverrons, un peu vieilliss, avec de-ci de-là quelques figures nouvelles dans le nombre, mais possédant mêmes moyens de persuasion même éloquence entraînant, même dialectique irréfutable, car ils ont aussi leurs théoriciens. Le prix de leurs confidences variait entre dix centimes et vingt sous. Certains avaient une méthode, tel ce vieillard propre qui se surnommait, lui-même le roi du handicap, et qui dans ce genre spécial d'épreuves trouvait le moyen — du moins il l'affirmait, — de vous faire réaliser des bénéfices, si vous consentiez à prendre le champ ; d'autres prétendaient être du dernier bien avec les plus célèbres cravaches, lesquelles d'autres encore avaient déjeuné le matin même avec d'Ockeryssen, Fantall, les Carter, etc. ; le gratin des entraîneurs, quoi. Par conséquent, tous partageaient le secret des dieux, mais peu, à vrai dire, pouvaient

montrer un veston sans accroc et un pantalon sans trou. N'importe, ils ne cessaient de clamer leurs mérites singuliers en phrases définitives : « Nous gagnons la seconde, arrêté. »... « Dans un fauteuil, vous dis-je, la quatrième... »

Plus modeste était la mère la Poule, tuyauteur célèbre autant par sa bonhomie que par ses ans. Elle faisait payer le « gagnant » de chaque course, quatre sous. Toutefois, quand ses clients n'avaient pas émarginé au budget du mutuel, elle baissait ses prix de dix centimes, à partir de la troisième épreuve. Elle psalmodiait d'un air si bon enfant et si détaché à la fois son : « Achetez le journal à la mère Poule ! », que personne ne lui en voulait lorsque ses « outsiders » — ce qui leur



*Le vendeur du « bon tuyau ».*





Un donneur de cote à la pelouse



Cinquante centimes l'on pave de suite

## J'ai vu...

arrivait plus souvent qu'à leur tour — terminaient la course dans le lointain. Le journal à la mère Poule ! Deux centimètres carrés de papier ! Et elle affirmait ne point accepter de publicité, pour demeurer maîtresse de ses opinions. La reverrons-nous, la mère Poule ?

### PREMIÈRE... PREMIÈRE

Les bookmakers n'existant plus, tout au moins officiellement et le mutuel ne se souciant pas d'établir la cote au fur et à mesure des prises, celles-ci, à chaque course, étaient indiquées par les *donneurs de cote*, lesquels exerçaient une profession aussi lucrative qu'hygiénique, mais qui demandait une certaine rapidité dans les calculs et une vélocité peu commune dans les jambes. Voici comment ils opéraient :

Deux d'entre eux étaient au pesage. L'un surveillait les prises aux guichets à cinq cents et à mille francs, et faisait ce qu'il est convenu d'appeler la cote. L'autre, nanti des chiffres que lui transmettait son camarade, les communiquait à l'aide de signaux faits avec les bras au confrère qui de l'autre côté de la piste à la pelouse, attendait ces indications. Celles-ci étaient rapidement transcrites à autant d'exemplaires que cela était nécessaire, et les coureurs de l'entreprise allaient porter la feuille aux clients de la maison, lesquels, à vrai dire, stationnaient dans un périmètre restreint. « Première... Première... » annonçait l'homme dès que la première cote était sortie. Comme une nuée de moineaux, les clients éloignés se rapprochaient. Le coureur distribuait ses feuilles et revenait chercher la seconde cote.

Quand on songe que cinq cotes par course sortaient, on accordera bien volontiers, qu'à la fin de la journée le coureur n'avait vraiment pas besoin de parfaire son entraînement, si, d'aventure, il avait eu la velléité de prendre part au tour de Paris à la marche.

### MEILLEUR QUE DU CHAMPAGNE !...

Les courses ont ceci de particulier, qu'elles donnent soit, même quand la température n'incite guère à boire. Il est des gens aussi que les émotions creusent et qui font une consommation respectable de sandwiches au pâté ou de rondelle de saucisson. Le buffet étant trop dispendieux pour les bourses modestes, de commerçants ingénieux s'étaient établis qui donnaient à boire et à manger à de prix défiant toute concurrence. Les boissons servies n'étaient point redoutables. Elles se limitaient au traditionnel coco, à la grenadine et à la menthe, ces deux dernières essences fortement additionnées d'eau, mais d'un si joli coloris qu'on arrivait à dire comme le patron : « Meilleur que du champagne », et à le croire.

Où, oui, nous les reverrons, ces énormes champignons d'étoffe sous lesquels s'abritaient les éventaires en plein vent. Il n'y aura rien de changé, sauf les prix : mais nous sommes tellement habitués à payer tout trop cher, qu'on ne pourra guère nous étrangler davantage sur le champ de courses qu'à la ville — « Longchamps... Cinquante ! »

POL FIQUÉMONT.



Un donneur de cote à la pelouse.



Coco, tabac et allumettes !

## ÀUX FUNÉRAILLES DE JULES VÉDRINES



Le général Duval, directeur de l'Aéronautique, et M. H. Deutsch de la Meurthe, prononçant leurs discours.

Les corps de l'« as » infortuné Jules Védrines et de son mécanicien Marcel Guillaïn, morts dans le raid Paris-Rome, ont été ramenés de Saint-Rambert-d'Ablon à Paris, pour être inhumés à Pantin. Les obsèques ont eu lieu le 26 Avril, au milieu d'une affluence considérable. (Dans notre document, le cortège funèbre sur le boulevard Magenta ; en haut, dans l'ovale : les deux corbillards.)

J'ai vu.



# LES CONQUÉRANTS D'IDOLES

ROMAN INÉDIT

PAR

CHARLES DERENNES

Illustrations d'après  
les aquarelles de

CH. GENTY

C'EST LA QUE JEAN ARUÉGUYEN ABRITAIT SA VIEILLESSE.

A Frantz Toussaint.

**J**e vous dédie cette histoire de Jean Aruégoyen parce que, comme moi, Franz, vous aimez d'amour Saint-Jean-de-Luz, et parce que vous avez presque à coup sûr aperçu, remarqué, peut-être même connu, le héros de cette histoire, dans la saison paisible où vous vous promeniez avec Gina Laura du côté de la pointe du Socoa. Car, voici quelque dix ans, c'est bien là que Jean Aruégoyen abritait encore sa vieillesse, après une vie aventureuse et mirifique qu'il n'aura pas eu, hélas ! le loisir de me conter tout entière.

◆ ◆ ◆

Depuis lors, Gina Laura est morte, belle et très jeune, du moins dans le livre charmant signé de vous dont son nom est le titre. — ce nom qui sent la forêt printanière et les couronnes tressées. Et Jean Aruégoyen s'en est allé aussi, mais très vieux, lui, être heureux ou souffrir ailleurs qu'en ce monde, et voir, — pour employer une admirable expression des vieux paysans du pays basque, — ce qu'est vivre de l'autre côté de la vie.

Vieux, tellement vieux était déjà Jean Aruégoyen quand je l'ai connu, que sa mort, apprise il y a quelques mois, par hasard, m'a semblé tout simplement le couronnement et la réalisation suprême de sa personne. On peut se souvenir de lui et de ses histoires avec admiration et sans regret... Suivez-moi en imagination, Franz, jusqu'au Socoa. Traversons Ciboure qui sent la saumure et la tomate fricassée, gagnons la route en corniche où les yeux jouent avec de l'eau violette et verte, les narines avec le poivre des menthes sauvages et le sel du vent... Vous connaissez la dernière auberge, celle qui précède le « bord de mer », n'est-ce pas ? Elle est vulgaire, enfumée... Mais il y fait frais et le cidre y est bon... Renseignez-vous plutôt auprès de ce vieil homme qui fume sa pipe, là, oui, sur ce banc... Il acceptera de grand cœur tout le cidre que vous voudrez bien lui offrir... Ensuite, il vous racontera, sans que vous ayez besoin de l'en prier, les choses les plus étonnantes.

Vous n'avez plus qu'à les écouter, ami ! C'est moi qui transcris et qui traduis au besoin. — mais c'est lui, Jean Aruégoyen, qui parle...

Moi, pauvre vieux bonhomme en bérêt râpé et en tricôt de laine ajouré aux

coudes, moi qui vis de soupe aux crabes et de piquette avec trois cents francs de pension, moi qui n'ai plus personne au monde et que plus personne au monde n'intéresse, moi, Jean Aruégoyen, qui vous parle, j'ai été roi.

Non pas roi pour rire, en un jour de carnaval ou en une heure de folie, mais « roi-ce-qui-s'appelle-roi », maître d'un territoire grand comme un bon quart de la France, peuplé de près d'un million d'hommes bien armés et valeureux qui, pour me parler, s'aplatissaient dans la poussière... Un fier pays, riche en troupeaux, avec des palais comme on n'en voit pas en Europe, des palais qui montaient très haut vers le ciel et s'enfonçaient très bas sous la terre... Et dans ces palais, Sainte Vierge ! des trésors de pierreries et d'or tels qu'aujourd'hui encore, rien qu'en y pensant, je sens danser des flammes dans ma tête et le vertige mte secouer le cœur...

C'est là-haut, sur le coteau, dans cette bicoque qu'on aperçoit d'ici, que je finirai mes jours. Voyez-vous, quand on a traîné cinquante ans durant sur la mer, on ne peut plus vivre sans la voir et la renifler, même s'ils ne

sont pas tous excellents, les souvenirs que l'on garde d'elle !

Je ne suis pourtant pas un homme de la côte. Je suis né dans les terres, à Ustarritz. Mes parents étaient laboureurs, et j'ai grandi là pour être laboureur, moi aussi, jusqu'au temps où je fus pris d'un mal que ceux de notre race connaissent bien et qui est l'ennui de regarder toujours les mêmes choses.

Cela prend aux bras, aux jambes, au cœur et à la tête en même temps ; cela se continue par un dégoût inexplicable de tout ce que l'on avait aimé ou dont on s'était contenté jusque-là. Le manche de la charrue paraît terriblement lourd aux poings du malade, il n'a plus de joie à semer son pain ni à le manger ; les belles montagnes bleues de notre pays, douces à regarder comme des rideaux de soie, deviennent soudain pour lui pareilles aux murs d'une prison odieuse et menaçante... Il ne fréquente plus les bals du dimanche, — ni les parties de pelote, ni ces belles *trageries* que des confrères jouaient encore de bourg en bourg, dans mon enfance, et où se disputaient en langage de chez nous Dieu et le Diable, si beaux l'un et l'autre avec leurs chapeaux hauts de forme, l'un ceint d'une couronne de papier doré, l'autre surmonté de cornes de carton.

L'amour lui-même ne peut rien contre ce mal, et, si celui qui en est touché a déjà choisi une fiancée parmi les fines et jolies filles de notre pays, il ne reste plus qu'à la plaindre, — pauvre mignonne ! — car, du jour au lendemain, le galant s'en détache, ne désire plus ses baisers ni ses sourires ; et il oublie parfois à jamais qu'il lui a juré de l'aimer toujours.

Il vit inerte, taciturne, indifférent aux hommes et aux choses, le front perpétuellement barré de mauvaises rides... Seulement, lorsque le vent vient du côté de la mer, que l'on entend, même de loin déjà dans la vallée de la Nive, les sirènes des navires en partance du Boucau, que l'air tranquille des forêts et des champs s'imprègne brusquement de fraîcheur saline, alors notre jeune homme fait au vent visage d'ami, et tressaille comme un poulain affamé d'espace, indûment attaché au piquet.

Ce qui l'appelle ainsi vers l'Océan, vers les Amériques, vers les Iles ? On ne sait pas... Des vieux disaient encore dans mon enfance qu'il y avait eu autrefois entre nos côtes et celles du Brésil un beau continent peuplé de gens de notre race et



UN NAVIRE EN PARTANCE POUR LE CHILI  
PRENAIT JUSTEMENT DES ÉMIGRANTS...

que les anciens habitants de l'Amérique étaient nos frères, eux aussi... Quand le beau continent fut englouti sous les flots, nous sommes restés, nous, accrochés à ce coin d'Europe, comme des naufragés à une épave... Peut-être ce besoin d'exil qui est si commun chez les nôtres n'est-il que le désir, resté vivant dans leur sang, de revoir un jour le pays qui aurait pu être notre vraie et grande patrie, si nous étions venus au monde il y a un peu plus de trente siècles.

En tout cas, lorsque le jeune homme souffre du mal dont j'ai souffert, ce n'est pas seulement par envie d'aller là-bas (comme d'autres Basques que l'on sait et que l'on nomme) faire fortune et revenir ensuite vieillir et mourir dans son village natal, châtelain et cousu d'or; c'est aussi une manie implacable de courir les aventures, de vagabonder d'un continent à l'autre comme on saute un ruisseau et d'y chercher on ne sait quoi d'impossible, — quelque chose comme des traces du beau continent noyé sous la mer... Si, au cours de ses voyages, il amasse quelque argent, tant mieux; mais ceci n'est pas l'essentiel. La plupart reviennent chez eux gueux comme Job sur sa crotte, et enchantés quand même de leur séjour en ce bas monde; et soyez certain que, s'ils pouvaient recommencer une vie, ils n'en choisiraient pas une différente de celle qu'ils ont une première fois élue et menée.

Regardez-moi bien en face : moi, Jean Aruégoyen, natif d'Ustarritz, qui vous parle, je suis de ceux-ci.



Mes parents étaient fermiers des Hiribure, gens riches et bons qui s'étaient fait bâtir sur un coteau dominant la rivière, une belle maison blanche avec des perrons et des balcons aux balustrades de bois peintes en rouge près desquelles somnolaient de grands chiens et où perchait des paons. Il y avait un fils dans la belle maison blanche et rouge, un fils de mon âge, prénommé Georges. Malgré la différence de nos conditions, je ne me suis jamais connu de meilleur et de plus sincère ami que lui. Il ne se plaisait qu'en ma compagnie et je me languissais moi, quand j'étais privé de la sienne. Son père et son honorée mère, qui s'intéressaient à ma petite personne, voyaient d'ailleurs cette amitié d'un bon œil : on n'est pas fier dans nos campagnes à cause que, riches ou pauvres, nous sommes d'un sang assez vieux pour nous considérer tous comme nobles, entre les Espagnols qui puent du corps et les Gascons qui puent de l'âme... — ceci sans votre respect, honore monsieur qui êtes gascon, car ces mauvais compliments ne sonnaient juste qu'il y a beaucoup, beaucoup d'années...

De même que, tout enfant, j'avais droit à m'amuser avec les plus beaux jouets de Georges, de même par la suite je profitais des leçons que venaient lui donner d'énormément savants professeurs de Bayonne... Ceci jusqu'au jour où, mon frère aîné partant au service, je dus, non sans regret, dire adieu aux livres et me mettre au travail des champs.

Je n'avais pas dix-sept ans quand me prit le mal de regarder les mêmes choses, si violent que j'en déperissais à vue d'œil. Quand mon pauvre père comprit de quoi il retournait, il fut le premier à me dire d'agir à ma guise, car il savait bien lui, que le garçon le plus vaillant est sans force contre ces appels de l'autre temps et de l'autre monde. On tâcherait de s'arranger sans moi de travailler davantage et d'adresser au Seigneur quelques prières de plus.

Je me souviens, comme si cela datait d'hier, de ma dernière visite aux Hiribure. Je me revois tout fierot, en veston et bérêt neufs... Quand vint le moment des adieux, Georges fondit brusquement en larmes, moins, ce les (de ceci je m'en rendis compte tout de suite), par regret de son camarade préféré qu'à l'idée de ne pouvoir faire comme moi, attaché qu'il était chez lui par sa richesse.

Une bonne dizaine d'années s'écoulèrent, durant lesquelles je vécus comme je pus, tantôt matelot sur des navires tantôt ouvrier dans



C'EST LA-HAUT, SUR LE COTEAU, DANS CETTE BICOQUE QU'ON APERÇOIT D'ICI...

des ports, tantôt parvenant à m'établir pour quelques mois dans une ville qui m'avait agréé et gagnant mon pain grâce à de petits commerces ou à de menues industries. Dix bons ans, vous dis-je... Vous comprenez bien que, si mon dessein était de vous raconter en détail tout ce qui m'advint à cette époque, les jours qu'il me reste à passer sur cette terre ne suffiraient certainement pas.

Or, donc, quand je me vis forcé de vendre, à la suite de mauvaises affaires et de quelques vilaines histoires, un petit bouchon, — un bar, comme on dit aujourd'hui, — que j'avais, l'année d'avant, ouvert aux environs de Buenos-Ayres, il n'y eut plus pour moi qu'un parti à prendre : plier bagages et filer de nouveau, au hasard, où il plairait à ma chance, bonne ou mauvaise, de me conduire.

Un navire en partance pour le Chili prenait justement des émigrants; j'y sautai dedans avec les quelques piastres qui représentaient toute ma fortune. Vous n'avez jamais employé dans vos déplacements des navires qui prennent des émigrants?... Ah! tant mieux pour vous, mon honoré monsieur, car les voyages dans ces conditions ne sont pas des parties de plaisir, vous pouvez m'en croire sur parole... Voyez-vous d'ici entassés les uns sur les autres à fond de cale, étouffant dans une atmosphère fétide



LA PLUPART REVIENNENT CHEZ EUX GUEUX COMME JOB.

d'humanité de bas étage, de fumée et d'huile brûlée, vivant sur la paille dans l'intimité des cancrelats, des puces et de ces petits rats rougés par des cargos sud-américains, lesquels, dès la nuit, gueulent, sauf votre respect, d'une voix presque aussi pointue que leurs très audacieuses quenottes. Ajoutez à tout ça qu'au bout de quelques heures le bruit assourdissant de la machine fuit par vous faire l'effet de coups de marteau qu'un bourreau invisible, tournant autour de vous, appliquerait méthodiquement et sans relâche sur votre front ou votre nuque... Mais, ma foi, ce n'était déjà plus la première fois que j'en étais réduit à passer par là!

Prenant parti de ces petits désagréments, je tuais le temps de mon mieux en pensant à un avenir plus doré et confortable; quand j'avais fini de ruminer de la sorte et bu un peu de ce vin âpre qu'on débitait dans une cantine à notre usage, je m'amusais aussi à chanter des chansons de notre pays : les plus vieilles, celles qui sonnent un peu nigaudement de préférence... Eh bien, croyez-en quelqu'un qui s'y connaît, ce sont encore celles-là qui vous protègent le mieux contre les cafards, qu'ils se promènent sur votre personne ou qu'ils fassent leur nid dans votre cerveau.

Or, voilà qu'un beau jour, comme je laissais traîner ma voix sur le dernier refrain d'une de ces chansons avant d'en entreprendre une autre, voici qu'un de mes compagnons de voyage, — aussi sale et aussi pitoyable que je devais l'être, — surgit à mon côté de la paille où il ronflait et me regarda... me regarda...

— D'où c'est-il donc que vous êtes? qu'il me dit...

— Si tu ne l'as pas deviné à mon parler, demande-le à la négresse d'en face... Parce que, si tu comprenais mon langage, aurais-tu besoin de me demander d'où je suis?

L'homme me prit la main en riant et me dit en basque :

— Bien le bonjour donc, ô très cher Jean Aruégoyen... Vraiment, est-il possible que tu ne me reconnais pas?

Alors, je me mis à pleurer comme un tout petit enfant, car celui qui venait de s'adresser à moi de la sorte, c'était... — ah! maintenant, je le reconnais comme si je l'avais quitté de l'avant-veille... — c'était Georges, mon ami Georges, le fils de mes anciens maîtres, les gens les plus riches d'Ustarritz et des environs, Georges Hiriburre qui en était réduit à voyager à fond de cale comme un perdu, comme un gueux, comme moi!

Mais, moi, c'était un peu pour mon plaisir, ou du moins parce que je l'avais voulu, que je vivais en misérable vagabond du vaste monde. Tandis que lui... Je me rappelai ses larmes le jour de nos adieux et je m'imaginai un instant que mon exemple lui avait tourné la tête... En réalité l'histoire, quoique toute simple, était un peu plus compliquée que cela : ses parents avaient été complètement ruinés par la fuite d'un banquier malhonnête, ils en étaient morts de chagrin, — le bon monsieur et l'honorée dame! — à quelques mois l'un de l'autre... et voilà tout... Et Georges, maintenant, cheminait à travers le monde comme tant d'autres de notre race, pleurant encore les siens, mais personnellement rayi d'une pauvreté qui lui avait valu le miracle d'être libre et d'agir à sa guise.

Nous nous jurâmes de ne plus nous quitter d'unir nos efforts pour faire belle besogne et amasser la fortune avec laquelle nous rachèterions un jour, — ça ne pressait pas! — la belle maison blanche et rouge sur le coteau qui domine la Nive.

Le plaisir de notre rencontre imprévue abrégée étonnamment la fin du voyage. Ah! c'était fameux, je vous jure, de n'être plus seul pour boire le vin âpre de la cantine ou chanter les vieilles et un peu nigaudes chansons du pays!... Réconfortés, pleins de confiance, ce fut comme en terre conquise que nous débarquâmes à Valparaíso.



Des mois passèrent...

Hélas! tour à tour occupés au débarquement dans le port marchands de bouillie de maïs et d'autres graisseuses gourmandises dans les bas quartiers de Santiago, chasseurs de serpents ou chercheurs de mines dans la Cordillère, remplisseurs et rinceurs de baignoires aux thermes de Lhai-Lhai, nous ne retirâmes de ces métiers si divers d'autre profit que la science de nous serrer le ventre à propos et l'habitude de faire encore bonne figure quand notre estomac criait misère.

Dans une vie comme celle que nous avions choisie, ce ne sont pas là, après tout, des talents ou des qualités si méprisables. Et il nous arrivait parfois d'être très fiers de nous-mêmes à ce propos. Mais il n'est plaisir qui ne lasse à la longue. La Faim, après avoir rôdé dans nos parages, rétrécissait ses cercles autour de nous, comme une mauvaise sorcière; dans certains moments très troubles, il me semblait, des fois, voir son visage en face du mien... Au fait, oui, j'ai vu son visage; elle est laide comme la mort et *entretardée de maigre* comme elle, et elle ricane eh, aussi, mais elle jacasse à la manière d'une folle très éloquente et qui n'a que de vilains conseils de colère ou de rage à vous donner...

Georges, à bout de forces, se décida enfin.

— Plus rien à faire, ami!

C'était aussi mon avis; mais quel parti prendre?

Voler? Tuer?... Quand la faim parle à l'oreille, on finirait, je vous dis, par se laisser convaincre d'en arriver là... Il y avait aussi une autre solution, qui consistait à nous supprimer nous-mêmes...

(A suivre.)

CHARLES DERENNES.

(A gauche). M. Poncet, député, blessé.  
M. Jouhaux, secrétaire de la C. G. T.

malmené au cours de l'émeute. —  
(A droite). M. Sellier, député, blessé.



Les dragons massés rue Royale et



On se fleurit cette année de l'églantine.



La foule, immobilisée sous la pluie, attend qu'il se passe quelque chose....



Le muguet remplace les journaux absents.



Les premiers manifestants font leur apparition.



La place de la Concorde, à midi.

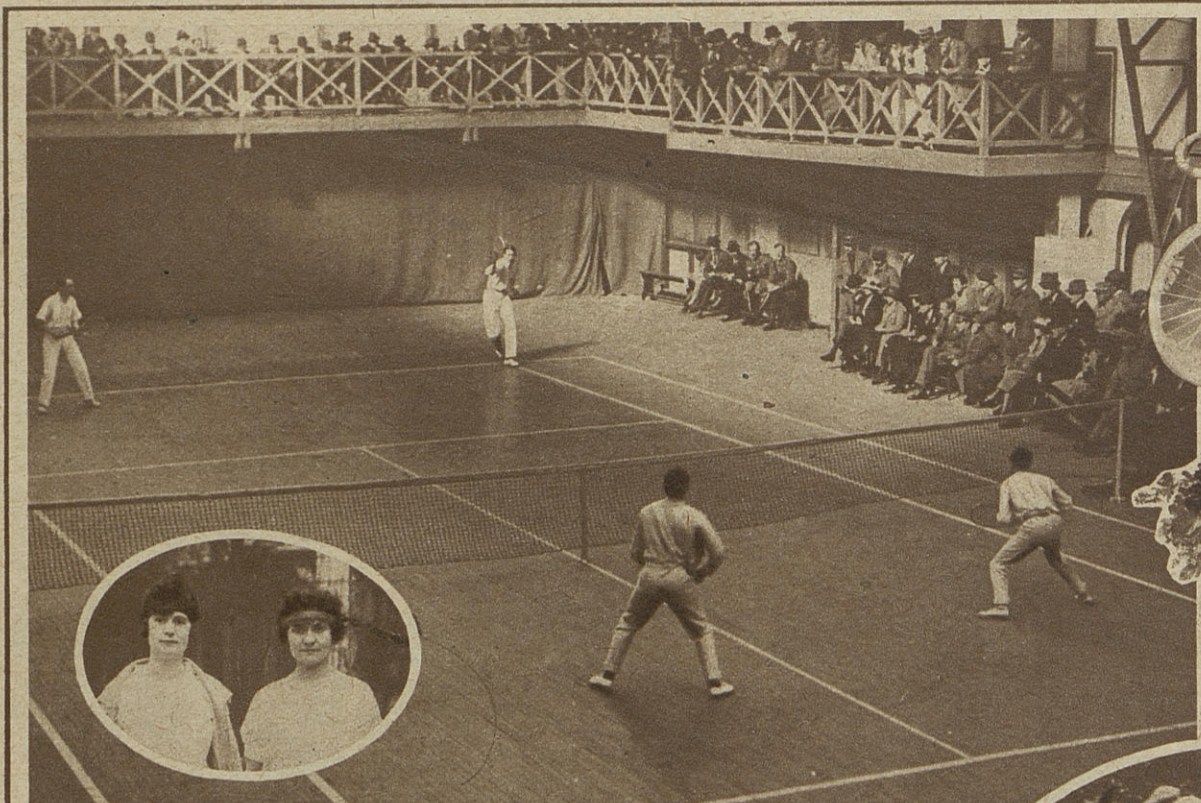
Un des grands boulevards dans la matinée.

### CE QUE FUT LE 1<sup>er</sup> MAI A PARIS

On nous a tant annoncé, chaque année, pour le mois de Mai, la Grande Révolution, que les Parisiens demeuraient sceptiques... Pourtant, cette fois, une menace plus précise semblait planer dans l'air. Dès le matin, par les rues, boulevards, carrefours, places et avenues régnait le calme absolu....

et d'ailleurs, il pleuvait... Mais l'après-midi, il y eut des églantines (ce muguet social !), des drapeaux rouges et quelques échauffourées à coups de revolver et sabre au clair ; car les manifestations avaient été interdites à Paris. En province, elles étaient autorisées, et tout s'y passa sans incident.

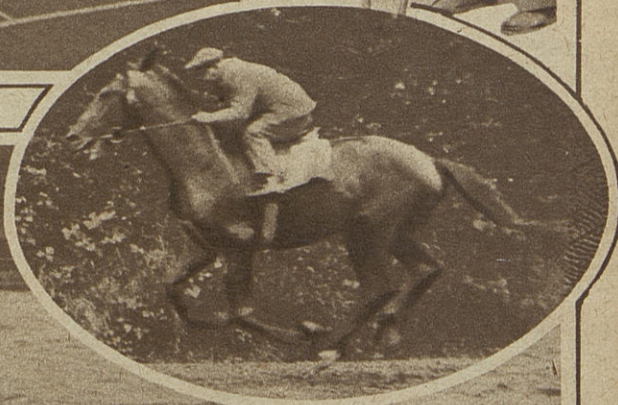
TOUS LES SPORTS DE LA SEMAINE



La finale du championnat de tennis double Messieurs. — (En médaillon, à gauche) : Mlles Amblard et le Besnerais, champions des dames.



(Au dessus) Sérès, dans le Grand Prix de Pâques. (Au dessous) : Schiller.



A l'entraînement, pour la réouverture des courses.



Au match de rugby France-Nouvelle-Zélande.



L'équipe Néo-zélandaise, victorieuse le dimanche 27 avril.



Le général Pershing et les officiers assistent à l'arrivée de « La Traversée de Paris ».

Tennis, rugby, bicyclette, aviron, courses de chevaux, tous les sports enfin se pratiquèrent à cœur joie, en dépit d'un temps souvent affreux, dans cette première semaine de mai et la dernière du mois passé. Mais la grande épreuve fut celle du 27 avril où six équipes de huit rameurs se trouvèrent aux prises pour la traversée de Paris. Chacune d'elles représentait un pays allié, et rien ne fut plus émouvant que la vue de ces héros — tous furent au feu — se mesurant entre eux dans la plus loyale des batailles. L'équipe Néo-Zélandaise l'emporta sur l'Américaine d'un quart de longueur. Les rameurs Français se classèrent troisième. Belle journée pour l'aviron.

## LE ZOFRI

Combinaison Exerciser

DÉVELOPPEMENT PARFAIT  
POUR ENFANTS - BEAUTÉ  
POUR DAMES - FORCE  
POUR HOMMES

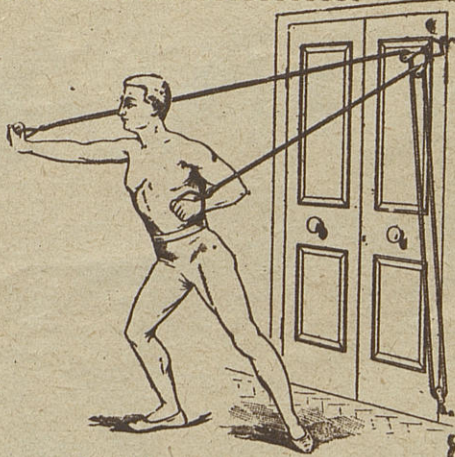
LA SANTÉ POUR TOUS

PRIX : 25 FRANCS

Modèles simples  
depuis... 13.50

SPORTS ATHLÉTIQUES

**WILLIAMS & C<sup>o</sup>** 1 et 3, rue Caumartin, PARIS  
39, rue S<sup>te</sup>-Catherine, Bordeaux  
Catalogue (J V) franco



## VÉDRINES et ses MISSIONS SPÉCIALES

Védrières, si populaire, si tristement disparu, était l'as des "missions spéciales". Le héros raconte ses aventures dans le beau livre que consacre Jacques Mortane à ce sujet passionnant : *Les Mystères de la Guerre aérienne (Les Missions spéciales)*.

Il raconte également comment il voulait aller bombardier Berlin, ses préparatifs pour cette expédition, qu'approuvait le Grand Quartier Général, mais qu'un ordre ministériel vint arrêter vingt-quatre heures avant celle fixée pour l'exécution. Huit jours plus tard, les Gothas prenaient Paris pour cible !

Guynemer, Navarre et d'autres nombreux as "missionnaires" rapportent aussi d'étonnantes aventures inconnues du public, dans ce livre, reliquaire des exploits les plus follement prodigieux, œuvre précieuse que voudront posséder tous ceux — légion — qui admirent ces héros.

Un vol. in-16, couverture avec portrait de Védrières (héliogravure). Prix net : 2 fr. 50. — De la Collection "Les Héros de l'air". — Chez tous les Libraires et à *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.

## Maladies de la Femme

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui menacent à l'époque du **RETOUR D'ÂGE**.

Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage, pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la



Exiger ce portrait

## JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cesserons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. **Qu'elle n'oublie pas** que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancérs, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La **Jouvence de l'Abbé Soury**, dans toutes les Pharmacies : le flacon 5 fr. ; franco gare 5 fr. 60. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste de 20 fr. adressé à Pharmacie **Mag. DUMONTIER**, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable **JOUVENCE** de l'Abbé **SOURY** avec la Signature de **Mag. DUMONTIER**.

(Notice contenant renseignements gratis).

437.

VIENT DE PARAITRE

RENÉ PUJOL

## L'HOMME QUI GAGNE

Dessin de Couverture de Chas LABORDE



*L'Homme qui gagne* plaira à tous les lecteurs ; c'est un livre d'une conception peu banale, parfois assez risqué, écrit dans une langue excellente, qui en rend la lecture extrêmement attrayante.

Un volume in-16. . . . . net 4.50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
PARIS — 30, Rue de Provence, 30 — PARIS

## HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C<sup>o</sup> G<sup>o</sup> de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de  
Fabrication Française  
le



MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les **BOUGIES**  
LA VIERGE  
AUGUSTINS  
GIRONDINS

Les **LESSIVES**  
DU CORAN BLEU  
Mousseuse et Savonneuse  
L'ANÉMONE  
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

*J'ai vu.*



# URODONAL

## et la Goutte

La goutte procède, comme le rhumatisme, avec lequel elle ne saurait être confondue, de la diathèse arthritique.

La goutte est une forme de l'uricémie, c'est-à-dire de l'empoisonnement du sang par l'acide urique et des urates.

Ce qui intéresse les gouteux, c'est de savoir qu'ils fabriquent trop d'acide urique.

Il leur faudra, tout d'abord, se mettre au régime, n'abuser des bonnes choses, s'abstenir de truffes, et de bourgogne, et d'extra-dry, tout en évitant les refroidissements, faire de l'exercice de force, brûler leurs déchets.

Il leur faudra, en outre, évacuer le trop-plein, au fur et à mesure, en éliminant l'acide urique naturellement indissoluble, par l'Urodonal dont le pouvoir, dissolvant 37 fois plus actif que la lithine et absolument inoffensif, a remplacé avantageusement cette dernière.

Le professeur Lancereaux, ancien président de l'Académie de Médecine de Paris, l'a recommandé dans son « TRAITÉ DE LA GOUTTE », ainsi que de nombreux maîtres.

**L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates)**

**L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité**

Etabl<sup>ts</sup> Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes phar<sup>m</sup>. Le flacon fco, 8 fr.; les 3 (cure intégrale) fco, 23 fr. 25. — Envoi sur le front.



Rhumatismes  
Gravelle  
Calculs  
Névralgies  
Migraines  
Sciaticque  
Artério-  
Sclérose  
Obésité  
Aigreurs

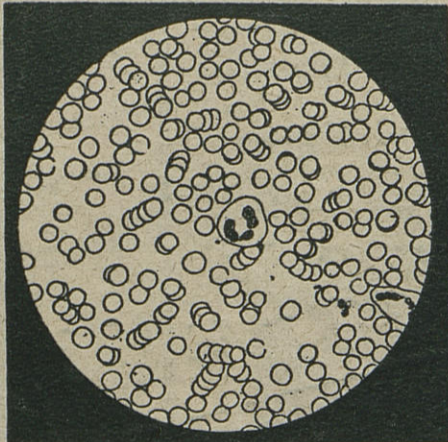
Hors Concours  
San-Francisco 1915

Communications  
Académie de Médecine  
(10 novembre 1908).  
Académie des Sciences  
(14 décembre 1908).

L'URODONAL dissout l'acide urique, qui est le véritable bourreau du gouteux.

# Globéol

Tonique vivifiant. Enrichit le sang



SANG GLOBÉOLISÉ

Augmente la  
qualité et la  
quantité des  
globules rouges

Anémie  
Neurasthénie  
Tuberculose  
Convalescence

Communication à  
l'Académie de Médecine  
du 7 juin 1910

### L'OPINION MÉDICALE :

• Deux examens de sang, un avant la cure, l'autre à son achèvement, permettent de toucher « de l'œil », sinon du doigt, la relation de cause à effet, de voir en vertu de quel phénomène physiologique très simple a pu s'accomplir la rénovation constatée chez les malades soumis à l'action du Globéol.

• Etant donné la facilité et l'innocuité de la médication par le Globéol, et surtout son admirable et indéniable efficacité, il importe donc, désormais, de toujours donner à l'opothérapie sanguine la place qui lui revient et que, incontestablement, elle mérite la première.

Docteur MILLOT,

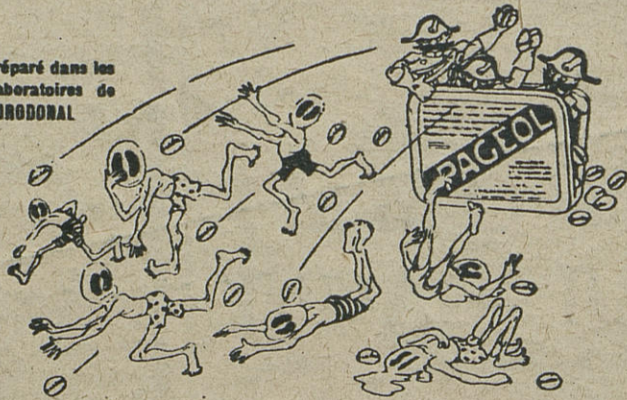
Médecin légiste de la Faculté de médecine de Lyon.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20; les 3 flacons, franco, 20 francs.

# Pagéol

Energique antiseptique urinaire

Préparé dans les  
Laboratoires de  
URODONAL



PAGÉOL est sans pitié pour les gonococques, hôtes indésirables des voies urinaires.

### L'OPINION MÉDICALE :

• Le Pagéol, qui décongestionne les muqueuses des voies urinaires, renouvelle les tissus, grâce à un rajeunissement complet des cellules. Le Pagéol, meurtrier non seulement pour le gonocoque partout où il existe, mais encore pour tous les autres microbes auxquels ce dernier peut s'associer, suffit à tout. Il est le fondement, la base du traitement de l'arthrite ou du rhumatisme blennorrhagique, parce qu'il est celui de la blennorrhagie elle-même. Car son action s'exerce non seulement à la surface, mais également dans la profondeur des tissus, dans l'intimité de leurs éléments histologiques, où il s'en vient en même temps supprimer toute stase lymphatique, stase qu'on retrouve toujours à l'origine de tout épanchement, de tout dépôt plastique, comme il s'en forme dans les articulations atteintes de rhumatisme blennorrhagique.

Dr BERTRAND, de Metzville.

Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-botte fco, 6 fr. 60; la gde botte, fco, 11 fr. Envoi sur le front.